



« Il n'est pas de stratégie de développement plus bénéfique pour une société considérée globalement – hommes et femmes ensemble – que celle dont les femmes sont les actrices principales. »

– Kofi Annan
ancien Secrétaire Général
des Nations Unies

La communauté internationale a pris depuis longtemps conscience du fait que la désertification représente une menace majeure pour de nombreux pays et dans toutes les régions du monde. C'est pourquoi la Convention des Nations Unies sur la lutte contre la Désertification (UNCCD) a été adoptée en 1994 et est entrée en vigueur deux ans plus tard. L'objectif de la Convention est de combattre la désertification et d'atténuer les effets de la sécheresse dans les pays qui sont confrontés à ces deux problèmes majeurs, tout particulièrement en Afrique. L'UNCCD est le seul instrument international contraignant et légalement applicable à traiter du problème de la dégradation des sols dans les zones rurales arides. Elle s'appuie sur l'adhésion unanime des 191 pays qui ont ratifié le texte. Enfin, elle illustre magnifiquement la démarche « bottom-up » (de la base au sommet), particulièrement adéquate pour donner la parole aux communautés locales et aux femmes.



**Secrétariat de la Convention des Nations Unies
sur la lutte contre la désertification**

Hermann-Ehlers-Strasse 10, 53113 Bonn, Allemagne
Tél: +49 228 815 2800 · Télécopie: +49-228 8152898/99
Email: secretariat@unccd.int · Site web: www.unccd.int



Fonds International de Développement Agricole

107 Via del Serafico, 00142 Rome, Italie
Tél: +39-06 54591 · Télécopie: +39-06 504 3463
Email: ifad@ifad.org · Site web: www.ifad.org

FEMMES ET PASTORALISME

*Préserver les savoirs traditionnels
Affronter les nouveaux défis*



FEMMES ET PASTORALISME

*Préserver les savoirs traditionnels
Affronter les nouveaux défis*



Les opinions exprimées dans la présente publication ne reflètent pas nécessairement celles du secrétariat de la Convention.

Publié par: Secrétariat de la Convention des Nations Unies sur la lutte contre la désertification, Bonn, Allemagne

en coopération avec le Fonds International de Développement Agricole

Copyright: © UNCCD 2007

Tous droits réservés.



Cette publication est également disponible en anglais et en espagnol.

ISBN: 978-92-95043-21-3

Coordination: Rajeb Boulharouf & Marcos Montoiro

Coordination éditoriale: Joyce Hannah

Mise en page: Katheryn Jimenez

Impression: HelmichPrint

**Photographie,
première de couverture:** Troupeau à Bororo, Mali

**Photographie,
dernière de couverture:** Femmes pasteurs, Nord Pakistan

Disponible au: Secrétariat de la Convention des Nations Unies
sur la lutte contre la désertification
Hermann-Ehlers-Strasse 10
53113 Bonn, Allemagne
Tél.: +49 228 815 2800
Télécopie: +49 228 815 2898
E-mail: secretariat@unccd.int
Site web: <http://www.unccd.int>

Table des matières

Avant-propos – UNCCD	7
Avant-propos – IFAD	9
Les femmes Raika du Rajasthan - Inde	12
Paradoxes de la déforestation - Kenya	14
Gestion du sol et des ressources dans la région des Afar - Éthiopie.....	16
Protection de la biodiversité dans les Carpates - Roumanie	18
Les femmes Masai prennent la parole et leur bâton de pèlerin - Kenya	20
Le surveillance des troupeaux dans le Rift Valley - Jordanie	22
Réflexions sur une enfance pastorale - Iran	24
La récolte des plantes locales et de leurs vertus - Kenya	26
Les femmes pasteurs du Turkménistan - Turkménistan	28
Tradition et gestion durable des ressources naturelles République-Unie de Tanzanie	30
Le Groupe autogéré de Conservation forestière Al Rahma - Kenya	32
Gardiens du Gobi - Mongolie	34
Un désert montagnard sur le toit du monde - Pakistan	36
Reforestation contre désertification - Soudan.....	38
Les femmes éleveurs autochtones dans les Andes supérieures - Bolivie	40
Les femmes Peulh joignent leurs efforts pour combattre la désertification - Sénégal	42
Remerciements	44



Avant-propos d'Hama Arba Diallo
Secrétaire exécutif de l'UNCCD

Les pasteurs représentent une proportion significative de la population des zones arides, lesquelles sont particulièrement sensibles à la désertification. En outre, le système de production basé sur le nomadisme a prouvé son efficacité dans la gestion de la végétation éparse et de la fertilité réduite des sols secs asséchés, et a permis aux pasteurs de s'adapter à un environnement imprévisible. Le bien-être de millions de pauvres de la planète s'appuie sur différentes formes de pastoralisme, auxquelles on doit toute une gamme de services et de produits particulièrement précieux, parmi lesquels la préservation de la biodiversité et des matières premières.

Les femmes jouent un rôle clé dans le mode de vie pastoral en assurant diverses responsabilités relatives à la gestion du bétail, de la terre et de l'économie domestique. En s'acquittant de leurs tâches quotidiennes, elles ont développé un savoir-faire particulièrement pointu concernant la gestion des ressources naturelles, dont elles se servent pour le plus grand profit tant de leurs communautés d'appartenance que de l'environnement. Pourtant, ce savoir-faire et l'ensemble de leurs compétences sont loin d'être reconnues, si bien qu'elles sont le plus souvent exclues des processus de décision.

En ces temps de raréfaction des ressources naturelles et alors que les contraintes et les épreuves s'imposent à tous, ce sont les femmes qui portent l'essentiel de ce fardeau. Qui plus est, leur capacité à saisir les opportunités économiques est souvent limitée par les croyances traditionnelles concernant la division sexuelle du travail dans les sociétés pastorales. D'une manière générale, les femmes manquent de temps, de moyens financiers et de réseaux de soutien pour profiter réellement de ces opportunités.

Pourtant, s'il est une chose dont les femmes disposent en abondance, c'est bien de cette capacité d'adaptation et de cette faculté de mobiliser leurs ressources, c'est ce que souhaite montrer cette publication. Pour peu qu'elles en aient eu l'occasion, elles se sont montrées capables de trouver des compléments de ressources pour leurs foyers, en particulier dans les périodes d'intense sécheresse qu'ont connues les zones arides, et d'acquérir les compétences nécessaires à cette fin. Ce document atteste de la compétence des femmes pasteurs, en qualité de gardiennes des savoirs traditionnels, à contribuer dans des proportions importantes à une gestion durable de la terre et des ressources naturelles dans le monde entier. Il indique également que, pour peu qu'elles disposent des soutiens appropriés, elles sont capables d'affronter les défis qui nous attendent.



*Avant-propos de Lennart Båge
Président du FIDA*

La sécheresse et la désertification menacent la survie de plus d'un milliard d'habitants de 110 pays, mais cette menace n'est pas également répartie entre les hommes et les femmes. Au fur et à mesure que la désertification s'empare des zones arides, la possibilité pour les femmes d'acquérir une maîtrise des biens de production tels que la terre, le bétail et l'eau s'amointrit, ce qui réduit également de plus en plus leur capacité à satisfaire aux besoins de leurs familles et à gérer les ressources naturelles. À mesure que la fertilité du sol diminue, que la productivité du bétail et des cultures décline, les hommes sont forcés d'abandonner leurs communautés pour partir en quête d'emploi. Les femmes restent seules pour assumer les responsabilités traditionnellement dévolues aux hommes, sans pour autant disposer du même accès ni aux services communautaires, ni au pouvoir de décision, ni à l'ensemble des ressources techniques, financières et autres. De ce fait, les femmes des zones arides ont tendance à grossir le contingent des pauvres parmi les pauvres de ce monde.

Pourtant, nous devons veiller à ne pas victimiser les femmes, mais à les considérer avant tout pour leur potentialité à être tant actrices du changement que gardiennes de savoirs et de pratiques permettant d'empêcher la dégradation du sol. Les femmes sont en règle générale celles qui assurent la culture des céréales, la collecte de l'eau et du bois de feu, ce qui explique pourquoi leur savoir est si étendu en matière de gestion des ressources naturelles et de sécurité alimentaire, et ce particulièrement en Afrique.

Cette publication s'intéresse aux femmes pasteurs, à leurs compétences, à leur action en faveur d'une gestion durable des terres, et aux savoir-faire qu'elles ont su mettre en œuvre dans leur combat de tous les jours pour survivre. Celle-ci résonne comme un appel de soutien à ces femmes afin d'améliorer leur accès aux moyens de production et d'élargir leur participation aux processus décisionnels. Ces histoires de vie soulignent le caractère précieux des ressources humaines que l'on trouve dans les zones arides, ainsi que le pouvoir dont elles disposent afin de protéger, non seulement l'environnement, mais aussi les communautés qui en dépendent pour leur survie.

FEMMES ET PASTORALISME

*Préserver les savoirs traditionnels
Affronter les nouveaux défis*



Les femmes Raika du Rajasthan

Inde



Femme Raika exhibant son agneau

Les Raika sont des éleveurs traditionnels du Rajasthan, cet État aride de l'Ouest de l'Inde. Leur population compterait selon les estimations entre 250 000 et 500 000 personnes. D'après leurs croyances ancestrales, les Raika ont été créés par le dieu Shiva pour prendre soin des chameaux, si bien que la relation très particulière qui les unit à cet animal est un élément constitutif de leur identité. Ils sont d'ailleurs depuis toujours les chameliers traditionnels des Maharadjahs.

Non contents d'être des éleveurs de chameaux, les Raika ont créé des races de bétail célèbres qui constituent un atout précieux pour l'exploitation durable du désert de Thar, comme les bovins Nari, les moutons Boti ou Marwari, ou

encore les chèvres Sirohi. Ces animaux, adaptés à l'environnement local, sont à même de faire un usage optimum de la végétation aride, sans pour autant peser sur les ressources hydriques déjà réduites. Dans de nombreuses localités du Rajasthan, les herbages traditionnels appartenant au village se sont dégradés du fait du surpâturage, de l'absence d'application des règles, ou du détournement par les hautes castes pour leur usage privé. Au contraire, là où les Raika dominent, les pâturages sont restés de très bonne qualité.

Historiquement, le pastoralisme est le moyen de subsistance principal des habitants du Rajasthan, et la culture des céréales ne se fait que pendant les trois mois de la saison des pluies. En période de sécheresse, les habitants migrent avec leur bétail pour rejoindre les régions plus fertiles des États limitrophes. Mais au cours des quarante dernières années, le gouvernement a largement ignoré le secteur de l'élevage et privilégié l'agriculture d'irrigation en subventionnant le diesel, l'électricité, les engrais artificiels et les semences céréalières à haut rendement. Devenues évidentes, les conséquences de cette politique représentent à présent une source croissante d'inquiétude : chute dramatique des niveaux des nappes, voire même, par endroits, assèchement pur et simple des puits.

Les femmes Raika

Avec leurs jupes amples, les bracelets de plastique qui couvrent leurs bras du poignet à l'épaule, leurs voiles rouges et leurs lourds bijoux d'argent, les femmes Raika ne manquent pas d'allure. Les étrangers, surtout les hommes, ont souvent du mal à les approcher, car elles se dérobent et ne parlent jamais en présence de leurs maris. Elles sont pourtant connues pour être celles qui



Femmes nourrissant de jeunes animaux



tirent les ficelles en coulisse. Un proverbe traduit cet état d'esprit : « les hommes Raika sont directs comme le taureau, les femmes Raika sont rusées comme le renard. » Les femmes Raika jouent un rôle essentiel dans la production de nourriture, dans la préservation de la diversité agro-biologique et dans la répartition du travail. On les décrit souvent comme le « Ministre des finances » de la famille : seules à connaître et à gérer l'argent. Les hommes étant le plus souvent dans les prés durant la journée, ce sont elles qui traitent avec les intermédiaires et les maquignons qui se présentent pour acheter les bêtes. Une autre de leurs tâches traditionnelles consiste à gérer le fumier, qu'elles vendent également aux fermiers. C'est encore elles qui assurent la traite et prennent soin des animaux jeunes ou malades.

Dailibai Raika

Bien que Dailibai porte l'habit traditionnel, c'est une femme moderne à tous égards, capable de partager son temps entre ses activités lucratives et ses tâches de mère de famille. Mère de trois garçons et d'une fille, elle a pour mari un homme qui travaille dans un temple et semble si absorbé par ses occupations religieuses qu'il ne fait que de rares apparitions à la maison. C'est donc à Dailibai qu'incombe la double tâche de gagner l'argent du ménage et de veiller sur la famille.



Dailibai Raika

Elle travaille à temps partiel pour un programme pré-scolaire subventionné par le gouvernement, où elle est chargée de préparer un copieux déjeuner pour l'ensemble des enfants.

Dailibai est aussi connue pour ses dons traditionnels de guérisseuse d'animaux. D'ailleurs, son propre troupeau, soit deux chèvres et une vache, est constitué d'animaux rejetés par leurs propriétaires pour cause de patte cassée. Dailibai les a soignés en appliquant des onguents traditionnels sur les membres malades, et leur a permis de récupérer. Il lui arrive aussi de soigner des gens.

Connue pour son franc parler, elle a été invitée voici quelques années à rejoindre le Bureau du LPPS (Lokhit Pashu-Palan Sansthan), une ONG locale qui encourage le pastoralisme au Rajasthan. Cette responsabilité lui a permis de se déplacer en plusieurs endroits du Rajasthan, et même de se rendre à Delhi, la capitale. Là, elle a participé à une rencontre nationale d'éleveurs organisée par le programme LIFE. Pendant une réunion qui se tenait en présence du Ministre d'État dirigeant le cabinet du Premier Ministre, elle a totalement quitté son rôle traditionnel de femme qui ne parle pas en présence des hommes. Avec une grande force de conviction, elle a expliqué les problèmes que rencontrait sa communauté dans l'accès aux pâturages, à la grande joie du LPPS, mais à la grande fureur de certains éleveurs hommes présents. Sa plus grande fierté est sa fille Pavni, pour qui elle ambitionne un haut niveau d'éducation, à n'importe quel prix.

Si les Raika devaient perdre leurs moyens d'existence, ils n'auraient d'autre choix que de rechercher des petits boulots mal payés dans les grandes villes surpeuplées. En outre, des races précieuses et un savoir-faire qui ne l'est pas moins seraient alors perdus. Si d'autres femmes, à l'instar de Dailibai, trouvent la force de prendre la parole, elles contribueront à préserver non seulement leurs propres moyens d'existence, mais aussi un mode de vie qui perpétue une gestion durable du sol et des ressources naturelles.



Paradoxes de la déforestation

Kenya

Les femmes pasteurs Samburu au nord du Kenya entretiennent une relation spéciale avec les arbres, qui jouent un rôle particulièrement important dans leur vie. Les femmes ont pour tâche de traire les bêtes dont dépend la vie de la famille et de recueillir le précieux liquide dans des récipients de bois ou dans des gourdes. Mais, à mesure que la désertification avance, le nombre d'arbres dont il est possible de tirer des gourdes de bonne qualité diminue. En conséquence de quoi, des récipients taillés dans de petits troncs d'arbres -auxquels on donne une forme arrondie similaire à celle de la gourde traditionnelle- remplacent de plus en plus ceux qui abondaient autrefois. Une fois achevés, ces récipients, qu'ils soient faits de bois ou à partir d'une calebasse, sont pratiquement considérés à l'égal des humains et leur état général est fortement associé avec celui de la personne qui les utilise pour boire.

Les arbres sont en général sacrés pour les Samburu, et la plupart des menus objets qu'ils en tirent sont considérés comme autant de bénédictions pour qui s'en sert quotidiennement. Le type de bois utilisé n'est pas sans importance, selon qu'il s'agit de faire du feu ou de se tailler un bâton, et les éleveuses Samburu établissent une relation divine entre leur cheptel, les récipients dans lesquels elles conservent le lait et le charbon de bois qui leur sert à purifier ces récipients.

Jusqu'ici, les femmes Samburu ont excellemment géré leur forêt, et beaucoup de leurs pratiques de conservation sont parvenues jusqu'au XXI^e siècle, en particulier dans les basses terres du District des Samburu. Dans cette région, les femmes Samburu préfèrent ramasser le bois mort tombé à terre plutôt que de couper des branches vivantes. Qui plus est, tous les objets fabriqués à base de bois vert restent utilisés pendant des années grâce à de très ingénieuses méthodes de conservation, ce qui permet de maintenir avec soin l'équilibre entre plantes à éliminer et nouvelles pousses. Conscientes de la nécessité de ne pas surexploiter les ressources naturelles, les femmes ont adopté avec enthousiasme des matériaux alternatifs pour toute une série d'objets. Par exemple elles n'ont pas hésité à utiliser le métal provenant de jerrycans, qui, une fois martelé, sert à faire des murs et des portes pour leurs maisons et à remplacer les bols en bois par du métal.

Les menaces actuelles sur la forêt

Malheureusement, l'engouement du XXI^e siècle pour les maisons modernes conduit à réduire le couvert forestier en pays Samburu dans des proportions inquiétantes, mettant ainsi en péril une utilisation respectueuse et modérée acquise de longue date. Les hommes sont les premiers à souhaiter construire ces maisons modernes, grâce auxquelles ils pensent acquérir prestige et considération dans un système social emprunt de puissants processus de différenciation socio-économique. Or, si les hommes sont les principaux consommateurs de bois de construction, le rôle traditionnel des femmes vivant à la lisière de la forêt les met dans la situation paradoxale puisque, chargées de la collecte et du charroi du bois, elles deviennent leurs fournisseurs.

D'un côté, les femmes ont été les plus actives dans les activités de plantation d'arbres, aidées en cela par les agences de développement, et elles continuent d'entretenir une relation aux arbres marquée par le sacré et le sentiment religieux. De l'autre, l'extension de la pauvreté a conduit de nombreuses Samburu à abattre des cèdres parvenus à maturité pour fournir les hommes en bois d'œuvre dans leur région et même au-delà. En moins d'une décennie, les maisons construites en troncs de cèdres se sont multipliées, dans une région où il s'en rencontrait autrefois à peine une tous les vingt kilomètres. Sur la même période, les forêts des hautes terres se sont rétrécies à un degré très inquiétant. Comme n'importe quel observateur peut aisément le constater, l'activité d'abattage, de transport et de sciage du bois pour alimenter l'industrie locale de la construction immobilière constitue la principale menace pour les forêts d'altitude du pays Samburu.



Les solutions existent. Des maisons en béton ou en parpaings de fabrication locale ne nécessitent que peu de bois, pour un coût équivalent ou inférieur. De telles constructions sont à la fois plus robustes et résistantes aux termites dont l'agressivité peut venir à bout d'une maison de bois en moins de cinq ans. Alors même que les Samburu sont parfaitement conscients des avantages des constructions en parpaings, la technologie simple qui permet de fabriquer des blocs à base de sable et de graviers abondants dans la région ne leur a jamais été inculquée. Plus tard cette technique simple s'enracinera dans les habitudes des populations Samburu, plus vite la désertification progressera.

Les femmes –ces nourricières qui donnent la vie et collectent le bois et l'eau- seront les premières et les principales victimes. De fait, les effets de la déforestation se font déjà sentir sur les temps de trajet qui sont dorénavant plus longs pour se rendre en forêt et y collecter le bois mort dans le haut pays, ou pour aller chercher l'eau dans les basses terres. La diminution de la pluviométrie constitue une autre menace qui plane sur les femmes du bas pays Samburu. Il y pleut déjà moins, et les forages sont moins productifs. Ceci oblige les femmes à marcher parfois plusieurs heures pour aller chercher une eau de qualité douteuse.

Un plan de gestion des ressources est indispensable

Parfaitement conscientes de la nécessité de préserver la forêt, les femmes Samburu ont participé activement aux efforts de protection de cette dernière. Les femmes des basses terres en particulier ont été directement témoins des effets de la désertification, qui érode les sols et transforme certaines zones en paysages lunaires. Dans ces régions, les femmes ont apporté leur contribution en plantant des arbres, en creusant des tranchées, entre autres tentatives pour contrôler l'érosion et reconstituer le couvert arboré. Mais les femmes Samburu ont besoin d'être appuyées par un plan de gestion des ressources susceptible de leur offrir une alternative aux activités certes lucratives, mais écologiquement désastreuses, que sont le bûcheronnage immobilier et la production de charbon de bois. Dans le même esprit, des technologies alternatives permettant de satisfaire les besoins domestiques en matière de feu ou de matériaux de construction sont tout aussi indispensables.

Les projets qui ne prendraient pas en compte l'interaction entre les différentes facettes des besoins à satisfaire sont fortement susceptibles d'échouer. Ce risque d'échec peut être illustré par un exemple :



Femmes Samburu construisant la maison pour un rituel de marié « white house »

souvent les hommes rejettent la construction par parpaings non pas seulement parce que la technologie leur est peu familière, mais aussi en réaction au fait qu'elle pourrait fournir aux femmes les moyens de gagner leur vie et celle de leur famille de manière indépendante. En l'absence de projets d'ensemble conduits par la communauté elle-même pour stopper la déforestation du pays Samburu, les femmes continueront de se trouver dans une position extrêmement paradoxale : tantôt celles par qui les arbres prospèrent, tantôt celles qui coupent les cèdres pour alimenter la construction immobilière ; tantôt des agents de la déforestation, tantôt des victimes de cette dernière.



Gestion du sol et des ressources dans la région des Afars

Ethiopie



Femme Kereyou travaillant dans son enclos

Mettre en place une gestion durable du sol dans la région des Afars en Éthiopie est un véritable défi. Températures extrêmes, faible pluviosité : cette région est l'une des plus arides et des plus hostiles de la Corne de l'Afrique. Dans cet environnement difficile, les Afars pratiquent un mode particulièrement adapté de pastoralisme transhumant. Comme ailleurs, les éleveurs ont leur propre mode de développement qui permet d'assurer la préservation des ressources, y compris par le biais d'un système juridique complexe garantissant l'accès aux points d'eau et aux pâturages.

Ceci est principalement dû à la promiscuité grandissante à laquelle sont contraints les différents groupes ethniques à mesure que les régions considérées comme de libre accès sont récupérées par le Gouvernement et confiées à de grandes exploitations agricoles, que de petits exploitants assurent leur emprise sur le terrain, que les parcs et zones de protection naturelle s'étendent, et que de nouveaux arrivants s'installent. En outre, l'eau est de plus en plus perçue comme une marchandise, qui s'achète et se vend, notamment en période de sécheresse, ce qui fragilise encore l'accès des plus pauvres et des plus démunis à cette ressource. Cette situation touche particulièrement les femmes, qui deviennent de plus en plus dépendantes de leur mari pour l'accès à l'eau et aux ressources financières.

En même temps que la pression s'accroît sur les communautés pastorales, rendant ainsi les modes de vie traditionnels de plus en plus difficiles à maintenir, la tendance à diversifier les activités pour éviter de dépendre du seul élevage se sont également installées. Traditionnellement écartés des processus décisionnels et des opportunités de développement, les éleveurs, et tout particulièrement les éleveuses, se sont battus pour dépasser le stade de la survie au jour le jour et de la satisfaction quotidienne des besoins élémentaires, afin de s'orienter vers une sécurité à long terme.

Deux groupes de femmes se sont avérés particulièrement performants dans cette démarche. Les éleveuses Kereyou du district de Fentale ont clos une partie des terres jouxtant leur domicile. N'importe qui, homme ou femme, est en droit de créer de tels enclos, – des kellos, – à la seule condition d'en informer le gouvernement. Sur ces kellos, les femmes font pousser de l'herbe, la récoltent, nourrissent leurs vaches laitières, les petits ruminants, et la donnent à leur bétail vieux ou affaibli. Dès que des excédents sont disponibles, et notamment en période de sécheresse, les femmes vendent ce fourrage à un prix supérieur à ce qu'elles retireraient de la vente de leur bétail. En période sèche, le bétail se vend en effet à des prix moindres du fait d'un excès d'offre. Bien qu'on puisse contester ce processus de « privatisation des prairies », il semble bien qu'il ait un impact positif sur la dégradation des pâturages de la région, en favorisant une plus grande maîtrise des approvisionnements en fourrage et une meilleure défense à l'égard des « envahisseurs » comme les charbonniers – qui posent un grave problème dans la partie somalie du pays. Cette réserve de fourrage peut s'avérer particulièrement précieuse en périodes de tension, lorsque les autres sources d'approvisionnement sont susceptibles d'être surexploitées.

« Vous ignorez les femmes. Vous ne nous accordez aucune attention. Vous attendez trop peu de choses de nous. Nous vous écoutons, mais vous ne nous écoutez pas. »

Une femme Afar témoignant de sa frustration à l'égard d'un agent de développement dans le district de Hassoba, région des Afars.



« Nous n'avons plus la force que nos ancêtres possédaient. La sécheresse nous frappe durement.

Notre bétail n'est pas productif. Nous sommes vraiment mal en point. Il fut un temps où nous avions du lait à boire et de la viande à manger. À présent nous n'avons plus que du porridge et de la « hashera » [bière locale] ».

Un vieil Afar.

Un deuxième exemple nous est fourni par les femmes qui récoltent la feuille de palmier sauvage (aunga) dans la région. Autour du Parc National Awash, cette feuille de palmier constitue une source de revenus essentielle pour 500 foyers environ. Malheureusement, la surexploitation a conduit à un appauvrissement de la matière première, aggravé par les conditions de commercialisation abusivement contrôlées par cinq puissants groupes. Avec l'aide d'une ONG, les femmes se sont constituées en groupe pour mieux contrôler la récolte de la feuille de palme. Un silo a été construit, mais l'exploitation de l'aunga a continué à croître. Suite à quoi la communauté décida de cesser toute récolte jusqu'à ce que les arbres aient retrouvé un état satisfaisant. Le besoin se fait sentir à présent de formaliser l'accord entre les commerciaux et la communauté, représentée en particulier par les femmes récoltantes, de manière à mettre en place un pilotage approprié de l'activité afin de créer les conditions d'une exploitation durable.

Les éleveuses de l'Élidaar, dans le Nord de la région, se sont débrouillées pour générer des revenus à partir d'activités manuelles basées sur l'aunga, lequel entre dans la confection des toits et des matelas. L'aunga est également utilisé comme aliment et comme médicament dans le traitement des articulations douloureuses. Depuis toujours, la fabrication de matelas à base d'aunga est pour les femmes Afars une activité traditionnelle qui se pratique quotidiennement. Aujourd'hui, grâce à un programme de soutien mis en place par une ONG, les femmes se sont auto-organisées en groupes qui leur permettent de travailler, de teindre et de décorer les feuilles de palmier pour les vendre sur le marché local. Une botte de feuilles d'aunga brutes s'achète environ 6 birr éthiopiens et se revend 10 birr après transformation (environ 1,50\$).

Des projets existent pour développer cette activité et même pour vendre sur les marchés de la capitale, Addis Abéba. Les obstacles deviennent ici considérables, car les conditions de transport et de déplacement sont des plus précaires, et les femmes sont dépourvues des connaissances nécessaires pour assurer la commercialisation. Une formation leur a été dispensée à partir de Djibouti, ville proche, et les ONG locales continueront à les soutenir. Les maris les aident également et participent à la récolte et au transport. Ces arbres se trouvent sur les terres communautaires et leur exploitation se fait à présent selon les critères du développement durable. Malgré tout, un pilotage fondé sur une gestion collective serait sans doute opportun.

Pression pour le changement

Bien que l'évasion hors du système pastoral ait toujours existé pour une partie des éleveurs, soit pour cause de sécheresse, soit du fait de nouvelles opportunités, tout changement à grande échelle comporte potentiellement le risque d'un impact négatif, à la fois sur les éleveurs eux-mêmes et sur leur environnement social et naturel. L'exemple donné ici indique comment des éleveurs peuvent apporter une contribution positive à la protection de leur environnement, tout en améliorant leurs propres revenus et en soutenant l'économie locale. La diversification et l'adaptation des modes d'existence et de gestion des ressources environnementales peuvent ainsi consolider le système pastoral à long terme, face aux pressions pour le changement et aux défis de plus en plus importants.



Apprentissage de la fabrication de produits artisanaux à partir de feuilles de palmier « Aunga »



Protection de la biodiversité dans les Carpates

Roumanie

Les deux millions d'hectares de prairies semi-naturelles des montagnes roumaines sont marquées par un niveau de biodiversité exceptionnel pour l'Europe, il s'agit là d'un héritage : celui d'une longue histoire marquée par un pastoralisme semi-nomade. Resté vivant en Roumanie, le pastoralisme est une culture qui se retrouve dans de nombreuses traditions locales : dans les chansons, dans la nourriture, dans le vocabulaire même, lequel puise ses racines dans cet héritage. Le poème national, *Miorita*, parle de bergers, et est considéré, à l'égal de l'Iliade pour les Grecs, comme l'emblème de l'identité nationale.

Le pastoralisme de subsistance est encore très présent dans la partie roumaine de l'arc carpat. L'élevage de bovins et d'ovins se fait encore le plus souvent sur des superficies de quelques hectares seulement. Les petits exploitants sont amenés à déplacer leurs troupeaux en été, afin de cultiver le fourrage dont ils auront besoin en hiver. Dans les villages où les pâturages sont réduits, les troupeaux transhument en été vers de nouveaux prés où ils sont gardés par des bergers mis au service de la communauté. La gestion durable de ces petites propriétés de prairies destinées à la production de fourrage, fertilisées exclusivement par le fumier animal, a permis la création de ces vastes zones d'herbages semi-naturels. Ces biotopes abritent de nombreuses espèces d'invertébrés et de plantes qui, pour certaines, se raréfient dans les régions européennes ayant renoncé au pastoralisme au profit de formes plus intensives d'élevage.

Une année dans la vie d'une femme éleveur en Roumanie

Il est fréquent que les hommes quittent le pays pour des mois entiers, en quête d'un emploi à l'Ouest, pendant que d'autres passent jusqu'à six mois par an loin de leur village pour garder des troupeaux. De ce fait, l'essentiel du travail incombe naturellement aux femmes. Une intrusion rapide dans la vie de Ioana, une femme de 33 ans vivant dans un village de montagne des Carpates roumaines, nous permet de saisir l'importante contribution des femmes à la protection de leur environnement naturel.

Hiver et printemps



Ramenage du bétail au printemps

Ioana et ses beaux-parents s'occupent à tour de rôle de leurs quatre vaches et de leurs cinq moutons domestiques. Son mari est parti pour quatre mois travailler en Allemagne comme bûcheron.

Aujourd'hui, c'est à Ioana de prendre soin des bêtes, ce qui signifie qu'elle devra marcher plus d'une heure et demie par des températures en dessous de zéro pour arriver à l'étable à foin où elles sont logées. Elle nettoie les stalles, sort le fumier qu'elle dispose ensuite en petits tas autour du bâtiment. Il sera étalé sur l'ensemble du terrain au printemps, après la fonte des neiges. Ioana traite les vaches à la main pendant



qu'elles mangent, et fera le fromage pour toute la famille une fois de retour à la maison dans l'après-midi. La production de lait par vache a diminué, mais en été, elle peut atteindre 10 litres par jour et par bête. C'est un rendement relativement faible par comparaison aux races modernes, mais ces vaches supportent bien l'environnement montagnard.

En mars, les bêtes sont rapatriées dans une grange plus proche de la maison, où elles vont pouvoir vèler. La famille est propriétaire de cinq pâturages, chacun pourvu d'une grange. Pendant les mois d'hiver, les bêtes séjournent dans chacune d'elle à tour de rôle, y abandonnant leur fumier qui fertilisera ensuite le pré. Après la fonte des neiges, en avril, Ioana et sa belle-mère se relaient pour garder un œil sur le troupeau sur un terrain, tandis que le fumier est râtelé sur l'autre. Vers la fin mai, les bêtes sont emmenées paître en lisière de la forêt, pour mettre la prairie au repos et lui permettre de se reconstituer.

Été et automne

Au premier jour de juin, Ioana emmène les bêtes vers les pâturages d'été. Le village est à 1000 m, mais les estives sont à sept heures de marche, de l'autre côté d'un col situé à 2200 m. Les petits cultivateurs se regroupent pour rémunérer collectivement les bergers, soit sur l'une des quatre estives, soit dans les basses terres. Les bergers y fabriquent artisanalement des fromages pour le compte des propriétaires, dans des huttes rudimentaires chauffées au bois. Chaque famille d'éleveurs reçoit pour sa propre consommation une quantité de fromage qui dépend de la productivité de ses bêtes.



Empressant pour rentrer le foin avant l'orage

Vers la fin de juillet, Ioana, son mari, leurs deux jeunes enfants et ses beaux-parents travaillent d'arrache-pied pour rentrer le foin, une opération qui prend de nombreuses semaines même par beau temps. Certaines pâturages connaîtront une deuxième coupe en septembre, qui, plus riche et plus nourrissante, sera réservée en particulier aux vaches qui ont vèlé. Les autres parcelles ne sont fauchées qu'une seule fois, en vue de fournir le fourrage d'automne. À cette époque, Ioana et sa belle-mère gardent les bêtes pendant qu'elles pâturent, et ce jusqu'en novembre ou en décembre. L'arrivée de l'hiver met un terme à cette période : les bêtes sont alors gardées à l'étable et nourries exclusivement avec les réserves de foin.

Protection de l'environnement et mode de vie

Malheureusement, la prise de conscience des nombreux avantages du pastoralisme transhumant pour l'ensemble de la société, parmi lesquels la préservation de la biodiversité, s'est faite tardivement en Europe, si bien que de nombreuses traditions de transhumance ont à présent disparu. Avec un soutien approprié, ces pratiques d'élevage permettent pourtant de préserver à long terme une relation équilibrée entre l'homme et son environnement.

Admise récemment au sein de l'Union européenne, la Roumanie est désormais engagée dans une démarche de développement rural qui inclut la préservation des prairies semi-naturelles et de la biodiversité qui leur est associée. Si cette démarche aboutit, elle devrait rendre parfaitement visible le lien entre la gestion du territoire telle que le pastoralisme le permet et la préservation des prairies semi-naturelles. Elle devra aussi mettre en lumière le rôle crucial joué, le plus souvent, par les femmes comme Ioana, grâce auxquelles cette forme d'élevage respectueuse de l'environnement permet d'être maintenue.



Les femmes Masaï prennent la parole et leur bâton de pèlerin

Kenya

Il est 8h30 à Ngong, à 25 kms de Nairobi, la capitale kenyane. Un groupe d'environ 25 femmes Masaï, âgées de 20 à 60 ans, est réuni dans le hall de l'hôtel Shade, qui sert aussi de Centre social et de lieu de formation. Certaines portent des shukas à damiers d'un rouge éclatant accompagnées des parures assorties, tandis que beaucoup d'autres portent des shukas bleu ciel. Nombreux sont les hommes du village qui se sont postés sur la clôture de l'hôtel, curieux de savoir de quoi les femmes vont discuter. Les Masaï sont une société très patriarcale, et contrôler les faits et gestes de la composante féminine reste une attitude conforme à la norme sociale.

Les femmes de Kajiado, une petite ville sur la grande route de Nairobi à Namanga, sont ici pour parler de la terre, du changement climatique et de son impact sur leur mode de vie. Elles travaillent la terre depuis de nombreuses décennies et ne manquent jamais de rappeler qu'elles font de l'élevage et de l'agriculture sur des terres considérées comme du désert, et de ce fait « mises de côté », par le gouvernement. Ce pays nommé désert a en fait été déclaré zone de conservation naturelle dans le cadre de la défense du Parc National de Nairobi. Les régions d'Isinya et de Kitengela, d'où sont originaires les femmes, sont aussi des zones précieuses pour la dispersion et la reproduction des espèces sauvages naturelles. Mais voici que depuis quelque temps, l'introduction d'activités horticoles, ainsi que des enclosures de terres, ont fait leur apparition.

Les habitants de ces régions sont parmi les plus désavantagés de tout le Kenya, dépendant de leur bétail et de petites exploitations agricoles pour leur survie économique, tout en restant à l'écart de la plupart des centres de consommation et des opportunités de développement. Le taux d'analphabétisme dépasse la moyenne nationale et les services sociaux restent à l'état embryonnaire du fait du manque d'infrastructures, laissant les populations fragilisées devant les risques de sécheresse et d'appauvrissement.

Des projets gérés collectivement

Certains des problèmes que rencontrent les éleveurs ont pu être résolus par un projet actuellement porté par Practical Action, une agence internationale de développement qui travaille à l'atténuation des conséquences de la sécheresse et autres catastrophes par la consolidation d'actions sur l'environnement et les ressources en eau. Ce programme porte sur la gestion des ressources en zone sèche, et constitue l'un des nombreux micro-projets communautaires visant à donner aux groupes d'habitants la maîtrise de leurs ressources vitales et le contrôle des décisions affectant leur vie quotidienne. La diminution des cheptels de bovins, d'ovins, de caprins et d'ânes ainsi que la taille réduite des exploitations font de la protection des ressources naturelles un enjeu d'autant plus vital pour la survie des communautés dans ces zones fragilisées. C'est une tâche qui incombe avant tout aux femmes, qui voient alors leur rôle de chef de famille gagner en importance.



Formation à la fabrication de perles

Cela donne une image de la tradition pastorale qui a eu un impact majeur sur la place des femmes au cours de ces dernières années et qui s'étend pratiquement à l'ensemble du pays. De plus en plus d'hommes émigrent vers les grandes villes en quête d'un emploi rémunéré dans l'industrie, tandis que les femmes, restées au village, reprennent en charge la responsabilité de la famille ainsi que les



tâches agricoles. Pourtant, la reconnaissance de ce rôle reste limitée dans les sociétés pastorales traditionnelles et leur statut social et économique stagne. C'est en partant de ce constat que les projets mis en œuvre s'adressent principalement aux femmes, et que des efforts notables sont faits pour leur permettre de participer à l'égal des hommes à tous les processus décisionnels.

« Bien que les zones reculées, arides ou semi-arides, voient désormais les femmes prendre la tête de l'économie domestique, le moins que l'on puisse dire est que l'attitude culturelle à leur égard n'a pas changé », déclare Talaso Chucha, chef de projet chez Practical Action. « L'état d'esprit propre aux communautés pastorales n'a pas évolué aussi rapidement qu'il aurait fallu, et la question des droits des femmes sur les terres qu'elles travaillent n'a pas été soulevée. »

Remettre en question le statu quo

Les femmes de Kajiado sont parmi les premières à remettre en question le statu quo, en exigeant de pouvoir posséder et de faire un usage à long terme de cette terre qu'elles considèrent comme la leur. Elles ont reçu une formation sur leurs droits essentiels et sur la gestion durable des ressources naturelles, elles ont pu choisir des délégués qui portent leur voix dans différents forums de discussion. Certaines de leurs revendications ont été réellement entendues, et on voit s'esquisser une politique décidée à leur accorder le droit de posséder la terre.

De nombreux projets centrés sur la gestion des ressources naturelles ont également été mis sur les rails, comprenant notamment la construction ou la réhabilitation de puits de faible profondeur, la reforestation et le pâturage par rotation. Les femmes sont désormais à même d'utiliser convenablement les points d'eau réhabilités, mettant ainsi en pratique les connaissances et les savoir-faire acquis grâce aux différentes formations et ateliers de sensibilisation.

Diversification économique

Une autre initiative majeure consiste à susciter de nouveaux revenus par la diversification des activités économiques, ce qui permet aux communautés de dépasser la simple survie. Les femmes ont su s'approprier de nouvelles manières de gagner leur vie, comme en créant des micro-entreprises de fabrication de bijoux par exemple. Depuis le démarrage du projet Practical Action, la plupart des éleveuses cultivent des céréales de sol sec résistant à la sécheresse comme le maïs ou d'autres céréales locales, le plus souvent pour leur consommation domestique. Mais c'est la fabrication et la vente en circuit court de colliers, de bracelets et de boucles d'oreilles réalisés à base de perles achetées au supermarché le plus proche qui leur permet désormais de compléter leurs revenus.

Hellen Monieiri, 40 ans, est l'une des participantes de la réunion de l'hôtel. Elle est illettrée, mais cela ne l'empêche pas d'accroître ses revenus grâce à la bijouterie et d'améliorer en permanence les compétences qu'elle a acquises depuis qu'elle a rejoint le groupe l'année précédente. Son rêve, ainsi qu'elle l'explique timidement, serait de créer une entreprise collective avec certaines de ses amies et de produire des parures afin de pouvoir faire de la vente en gros.

D'après une des responsables du projet : « nous partons du principe que, du moment qu'elles sont capables de gérer efficacement des ressources naturelles comme l'eau et d'avoir accès au marché, elles sont capables de rapporter de l'argent à leur famille au lieu de dépendre de leur mari, ou de prélever des ressources sur l'environnement pour assurer leur subsistance. Une fois le pain quotidien assuré, elles peuvent disposer d'assez de temps pour rechercher d'autres moyens de gagner de l'argent, comme la fabrication et la vente d'objets artisanaux. »

De retour au cœur de l'immense district Kajiado, nous constatons que la prise de conscience, chez les femmes, de l'intérêt de préserver l'environnement se renforce de jour en jour. La volonté de poursuivre la recherche d'autres moyens d'existence par le développement de savoir-faire traditionnels et par un usage respectueux des ressources disponibles sur la terre de leurs ancêtres s'affirme constamment.



La surveillance des troupeaux dans la Rift Valley

Jordanie

Une jeune bergère guide un troupeau de chèvres à travers un paysage de montagnes escarpé et rocaillieux, les encourageant de la voix, leur disant où passer et où ne pas passer, jetant habilement à l'occasion un caillou lorsque l'une ou l'autre des bêtes fait mine de s'égarer vers quelque herbage engageant. La bergère avance d'un pas décidé, longue et mince silhouette au milieu d'un foisonnement de formes noires se déplaçant lentement. Lorsque la chaleur est à son apogée, elle trouve une bonne pâture et laisse ses chèvres brouter et pâturer à leur guise tout en cherchant pour elle-même du bois bien sec. À l'ombre d'un arbre, elle rapproche trois pierres, dispose et enflamme ses brindilles sèches avant d'y réchauffer sa théière noircie par la fumée. Elle tire de sa sacoche un pain plat cuit après la traite du matin. Elle va prendre quelques heures de repos, après quoi elle reprendra son errance en quête d'herbages, cueillant à l'occasion de précieuses plantes qu'elle ramportera chez elle.

Affronter le désert



Tentes Bédouin dans le Wadi Faynan

Dans ce quotidien, on retrouve tous les ingrédients du mode de vie des Bédouins de la zone désertique de la Rift Valley du Sud Jourdain, et la manière dont ils tirent partie du moindre élément de leur environnement, faisant paître les troupeaux dont dépend leur survie, ramassant du bois de feu, utilisant les plantes sauvages pour la nourriture ou la pharmacopée. Pour ceux d'entre eux qui essaient de maintenir leur mode de vie pastoral, les choses ont bien changé depuis l'arrivée des routes et des véhicules, des écoles et des emplois salariés. Pourtant, tous les constituants du mode de vie

pastoral du Proche-Orient sont ici rassemblés : les tentes noires en peau de chèvre, le saj, le traditionnel moule à pain, le troupeau et surtout cette terrible dépendance à la pluviométrie. Un tel mode de vie requiert des trésors d'ingéniosité. Pourtant, la maigre végétation dissimule une véritable abondance de ressources dont les femmes ont une connaissance particulièrement fine.

Le travail des femmes et la sensibilité environnementale

Les femmes prennent en charge la plupart des aspects de la gestion pastorale, en plus de régner sur la sphère domestique avec l'aide de leurs enfants, tout spécialement des filles. Chez les Bédouins du sud Jourdain, les femmes ne se contentent pas de faire paître les troupeaux, elles assurent également la traite des bêtes et la confection de tous les produits laitiers qui constituaient la principale source de



protéines avant que les sardines à l'huile et le thon en boîte n'arrivent jusqu'à elles. Elles fabriquent aussi le pain quotidien et tissent leur maison de toile à partir du poil de chèvre, bien que ce savoir-faire soit en voie de disparition rapide.

Il faut souligner l'importance particulière de cette harmonie profonde entre les femmes et leur environnement, dont elles apportent chaque jour la preuve à travers leur travail. Elles veillent à ce que les chèvres ne surpâturent pas pour économiser le maigre couvert végétal, contribuant ainsi à prévenir la dégradation des sols. Elles protègent également la végétation du désert, pour ses vertus thérapeutiques. De plus, elles veillent à ne collecter que du bois mort pour le feu. Par tradition, cette sensibilité environnementale est constitutive de leur mode d'existence.



Préparation du pain Bédouin dans un « saj » (four à pain)

Fiers de leur mode de vie...

Les Bédouins sont fiers de leur mode de vie si rude et ont une totale confiance en la valeur de leur troupeau. Les Bédouines sont réputées pour leur robustesse et leur force, et leur réussite domestique dépend de leur habileté à conduire le troupeau, à administrer leur ménage jour après jour, à aider les hommes à abattre les bêtes et à préparer la viande, notamment pour le mensaf, qui constitue le traditionnel plat de fête et de bienvenue sur le Jourdain. Pendant que les femmes travaillent dur, tant avec le troupeau que sous la tente, les hommes sont dans la sphère publique, pour négocier, voyager et faire des affaires en vendant les bêtes en échange d'espèces sonnantes et trébuchantes.

...qui laisse peu de traces

La mobilité est la clé de la survie, et, lorsque les hommes décident de lever le camp, ce sont les femmes qui assurent l'essentiel du travail en démontant l'abri qu'elles ont elles-mêmes construit pour le reconstituer ailleurs à l'identique. Elles possèdent peu de choses mis à part leur tente, et le déménagement s'effectue le plus souvent en une journée. Tout ce qui reste du campement sont quelques pierres noircies, des crottes, et les tas de cendres retirés des foyers. De nos jours, s'ajoutent des déchets caractéristiques de la vie moderne. L'empreinte écologique reste malgré tout très légère, et les déchets se dégradent si rapidement qu'après quelques mois, seuls les Bédouins eux-mêmes, ou ceux qui sont familiers de leurs parcours, savent repérer ces vestiges de campements. La rudesse même du climat fait ici merveille : vent, soleil et pluies d'hiver nettoient le site, qui redevient propice à l'occupation en moins d'une année.

La jeune Bédouine rejoint sa famille au crépuscule, vide son sac de son précieux chargement d'herbes utiles, et rejoint sa mère pour l'aider à préparer le repas du soir. Demain, les mêmes gestes se répéteront. Et l'espoir est là : grâce à cette sensibilité aiguë à l'environnement, peut-être ce mode de vie arrivera-t-il à se maintenir longtemps encore.



Réflexion sur une enfance pastorale

Iran

Les Bakhtiari sont la plus importante de toutes les tribus perses. La migration annuelle des Bakhtiari au mois d'avril qui les mène du Garmsir, où se trouvent leurs quartiers d'hiver au Khouzistan, jusqu'à leurs estives du Sardsir, au sud-ouest d'Ispahan, dure de quatre à six semaines. C'est une véritable épopée de courage et d'endurance que ce voyage qui mène des hommes, des femmes et des enfants de tous âges avec leurs troupeaux et leurs biens personnels et domestiques par cinq itinéraires différents à travers les montagnes les plus rudes d'Iran, en quête d'herbages. L'histoire qui suit est racontée par une femme Bakhtiari.

Je m'appelle Mahnessa, je suis une éleveuse nomade. Pendant des années, nous avons été les gardiens des terres du pays Farsi. Autrefois, nous faisons le voyage des pâturages d'hiver vers les estives. C'était un long voyage, sept cents kilomètres environ, il nous fallait un mois entier pour les parcourir. Enfants, nous jouions sur ces terres, dont nous connaissions chaque coin, chaque crevasse.

Nous avions des systèmes bien au point pour gérer nos ressources naturelles. Le plus important était la question de la propriété des terres. Je me souviens, enfant, avoir été battue par mon père pour être allée jouer au-delà de notre limite de propriété. Rien ne marquait la limite entre notre tente et celle des voisins, et je n'avais rien vu. J'étais toujours surprise d'être battue. Il y avait là quelque chose que seuls les adultes pouvaient voir, et que je saurais voir moi aussi, plus tard. La limite qui nous séparait de nos voisins résultait d'une loi coutumière, décidée de longue date, avant même que mon père ou son père à lui ne soient nés. Deux pierres en tout et pour tout marquaient cette limite. Dès ma plus tendre enfance, j'ai été impressionnée par le discours des anciens qui nous disaient de prendre toujours soin de la terre et de veiller à ne pas la dégrader.

Ma mère était une femme merveilleuse, active et compétente, particulièrement à l'époque de la transhumance bi-annuelle. Je me revois encore, pendant la transhumance d'automne, en train de la suivre, elle et d'autres femmes de notre tribu, pour ramasser des graines que nous allions replanter afin de garnir les pâturages de la prochaine transhumance. Quand nous arrivions à destination, toutes



La transhumance en Iran



Cette migration a pu être décrite de la manière suivante : « une vague massive, vivante et colorée, peuplée de rires et de conversations à pleine voix, parfois même de chants se mêlant aux clochettes, dégageant une odeur d'herbe fraîche et de bonne terre noire. » Mais c'est aussi une expérience plus rude : « tout est humide, et le froid nous pénètre jusqu'aux os. Hier tempête, pluie et vent, pluie dans la soirée, pluie toute la nuit, pluie encore ce matin, partout la boue, un ciel couleur de boue, du pain devenu boue, la boue sur les mains, sur les habits, sur les chaussures, sur les pieds nus. »

Tout le monde n'est pas logé à la même enseigne pendant la migration : « La route suivie par la tribu était longue ; elle montait et descendait, traversant tantôt des forêts luxuriantes, tantôt des cols effrayants, de hautes montagnes, des rivières puissantes. Le passage de ces sommets, cols, forêts, rivières était source de joie pour les groupes qui nous rejoignaient, et source de rancœur pour les plus démunis d'entre nous. » Mais quand la tribu atteignait enfin ses quartiers d'été ou d'hiver, Mère Nature dispensait ses bienfaits à tous avec sa générosité habituelle : « les fleurs éclosaient, les prairies étaient magnifiques. L'air était plein de parfums enchanteurs. Une douce brise soufflait depuis les sommets et les collines... et depuis les milliers de buissons sauvages des hautes terres. »

Les gens de la tribu jouissaient de plusieurs printemps chaque année. Après le printemps du campement d'été, la route de la migration traversait plusieurs printemps frais et verdoyants, pour enfin atteindre le printemps du campement d'hiver. Le bétail, sur qui reposait la survie de la tribu tout entière, réclamait une grande étendue de pâturages et n'aurait pu supporter ni un hiver trop rigoureux ni un été trop torride. Lorsqu'on touchait à la fin du voyage, toute la tribu dressait ses tentes dans l'immensité de la nature, s'installant au milieu de prairies fleuries et herbeuses. Dans ce cadre, les femmes pouvaient enfin se consacrer au tissage à la main et à la création des couleurs et motifs des tissus.

Extrait de « Jayran – les femmes de la tribu et le Chanteh »
Par Parviz Homayounpour et Razi Miri

les femmes s'asseyaient en cercle et sélectionnaient les meilleures semences avec un regard et des mains d'expertes. Ensuite, elles fabriquaient des sacoches de cuir avec des trous, dans lesquelles elles enfermaient les graines sélectionnées. L'année suivante, au printemps, elles fixaient ces poches sous le ventre de chèvres de tête, spécialement entraînées. En vagabondant pour chercher leur nourriture, les chèvres semaient ces graines un peu partout, suivies du reste du troupeau qui fertilisaient le sol avec leur déjections, et le labouraient avec leurs sabots. C'est ainsi que les prairies sauvages ont pu être entretenues et protégées, et que la dégradation des sols et la désertification ont été évitées.

Je vous raconte tout cela afin de montrer l'efficacité de notre système de gestion des ressources naturelles depuis l'apparition du pastoralisme nomade, il y a quelque 12 000 ans. Ce système doit être reconnu comme un mode de gestion écologique et durable et conduire à une protection des éleveurs, au respect de leurs droits sur la terre et de leur participation aux processus de décision pour tout ce qui concerne le sol. Le rôle essentiel du pastoralisme à tous les niveaux doit être admis, et l'identité culturelle des pasteurs reconnue et respectée.

Depuis toujours, on dit que les pasteurs nomades sont les gardiens des régions arides et semi-arides, et que le rôle des femmes dans la gestion durable des ressources naturelles reste aujourd'hui encore essentiel.



La récolte des plantes locales et de leurs vertus

Kenya



Commercialisation de produits à base d'Aloès dans la ville de Lodwar

dans un environnement hostile marqué par une pluviométrie faible et surtout irrégulière. Une succession de sécheresses pendant plus de cinq ans a atteint son apogée en 2006 avec l'apparition d'une gigantesque famine qui a détruit les moyens de subsistance de plus de la moitié de la population. Poussés par le désespoir, beaucoup s'étaient résignés à abattre les quelques arbres restants pour faire du charbon de bois et gagner ainsi un peu d'argent ; ce qui a abouti à un dommage supplémentaire sur l'environnement.

L'aloès abonde

Pourtant, le Turkana abonde en aloès commercial, *aloès turkanensis* ou *aloès secundiflora*, dont la structure est similaire à celle de l'*aloès vera*. Il s'agit d'une plante très prisée pour ses vertus médicinales et diététiques. Longtemps, l'aloès poussait dans la nature, sans procurer grand bénéfice à la communauté qui devait se contenter de maigres salaires après avoir coupé la plante et traité son suc amer. Practical Action, une agence de développement internationale qui travaille avec les gens du Turkana, cherchait comment les éleveurs pourraient compléter leurs revenus en période de sécheresse, au lieu de dépendre d'une quelconque assistance alimentaire. C'est ainsi qu'avait germé le projet ambitieux d'utiliser l'aloès.

Une récolte soutenable

Un Groupe de Travail sur la récolte de l'Aloès fut mis en place en 2004 pour accompagner la mise en place de la production d'aloès, veiller à la modération de la récolte et encourager la commercialisation. Le chemin était ainsi tracé pour le développement du Programme Régional Intégré pour le Pastoralisme, que Practical Action se préparait à lancer l'année

Mme Veronika Ekuam n'était qu'une femme parmi d'autres, dans la partie du district de Turkana nommée Kalemngorok, au Nord-Ouest du Kenya. Elle faisait de son mieux pour subvenir aux besoins de sa famille avec les maigres revenus qu'elle parvenait à se procurer. Un jour, elle fit l'expérience de recueillir la sève de l'aloès, s'enfonçant dans un terrain dangereux pour obtenir une récolte digne de ce nom. Elle savait qu'elle allait contre la loi –un décret présidentiel de 1986- qui n'avait eu pour seul effet que de rendre cette pratique clandestine. Elle était bien décidée à se débarrasser de sa récolte le soir même, sans doute pour un prix dérisoire, auprès du premier intermédiaire qu'elle rencontrerait.

Les Turkana sont pour l'essentiel des pasteurs semi-nomades, qui luttent pour survivre en élevant du bétail, des chèvres et des chameaux



Fabrication de savon



suivante, en constituant des groupes issus de diverses communautés.

Veronica fait partie du groupe féminin de Kalemngorok – essentiellement constitué de femmes chefs de famille dont le patrimoine et le cheptel ont été détruits par la sécheresse et les conflits, les laissant sans autres ressources que l'aloès. Les femmes commencèrent par éclaircir les broussailles, par ramasser de l'aloès sauvage, pour ensuite le replanter sur un terrain. Les feuilles étaient collectées en proportion raisonnable pour entrer dans la fabrication de cosmétiques. Cette démarche a permis de sauver l'aloès sauvage, autrefois récolté sans modération par la communauté pendant les périodes de sécheresse, ce qui réduisait d'autant les quantités disponibles dans la nature. Le groupe comprend à présent plus de 200



*Réunion du groupe de femmes
« Kalemngorok Aloès »*

adhérentes qui se retrouvent chaque jour au centre en structure informelle, suite à quoi elles fabriquent du savon, du shampoing, et des lotions d'après des procédés très sophistiqués.

Le district de Turkana compte à présent 21 plantations d'aloès et deux centres de traitement. Pour l'instant, les produits à base d'aloès ne sont vendus que dans le district de Turkana, mais il existe un projet de commercialisation dans les pays limitrophes, y compris le Soudan Sud et l'Ouganda. Les efforts des femmes Kalemngorok ont eu un effet d'entraînement dans la communauté ; la sensibilité aux problématiques de l'environnement s'y est accrue. Pour couronner le tout, de nombreux éleveurs, voyant le potentiel qu'apporte l'exploitation de l'aloès, renoncent petit à petit à faire exclusivement de l'élevage de bétail pour survivre dans un environnement aussi incertain.

Veronica et son groupe recueillent à présent les résultats financiers de leurs efforts conjugués depuis deux ans. Veronica est à présent assurée, non seulement d'avoir assez pour couvrir les dépenses du ménage et nourrir ses enfants, mais également pour leur donner une instruction.

Les marchands nomades de Magadi

De plus en plus nombreuses sont les femmes Masaï qui, voyant leurs revenus menacés par les sécheresses à répétition, se tournent vers d'autres activités pour gagner leur vie. Parmi elles, Alice Shinai et ses deux amies, qui ont relevé le défi de créer un marché pour leur production locale et leurs textiles traditionnels comme les shukas.

Elles ont opté pour une forme de commerce nomade, allant là où étaient les clients, suivant les marchands de bétail d'un marché à l'autre. La rotation des jours de marché facilite les choses pour les femmes, dans la mesure où les hommes qui viennent de vendre leurs bêtes sont souvent prêts à s'acheter de nouveaux vêtements, parfois pour la première fois depuis longtemps. Ces jours-là, le succès commercial faisait remonter le moral des trois femmes, qui se font désormais appeler le groupe de Femmes de Ole Bendera. Elles ont fini par louer sur le marché local un étal à la société renommée Magadi Soda, qui n'a posé comme condition qu'un approvisionnement régulier.

Les femmes sont infatigables dans leurs efforts pour développer leur affaire. Écoutons Alice : « *Nous ne prenons que le lundi comme jour de repos. Du mardi au vendredi, nous tournons sur différents marchés. Le samedi, nous allons à Nairobi pour refaire le stock en vue de la semaine suivante.* »

Traditionnellement, la culture Masaï exclut qu'une femme puisse avoir de l'argent à elle, sauf à y être expressément autorisée par son mari. Aujourd'hui, tout va bien pour les femmes du groupe Ole Bendera, qui se sont montrées capables de gagner leur vie de manière autonome.



Les femmes pasteurs du Turkménistan

Turkménistan



Village de Gatyryp dans le désert de Karakum

Le Turkménistan, c'est d'abord le désert. Cette ancienne République soviétique est couverte à plus de 80% par la vaste étendue du désert du Karakoum, aussi appelé Désert du Sable noir. Avec moins de 110 mm de précipitations annuelles, il est clair que la disponibilité des ressources essentielles telles que l'eau, les pâturages et le bois de feu est plus qu'aléatoire. Des siècles durant, le Karakoum a été investi avec succès par les Turkmènes, dont la subsistance est assurée par un mode de vie pastoral transmis de génération en génération. À l'époque de l'URSS, le nomadisme traditionnel des Turkmènes a été profondément bouleversé et leur

cheptel ajouté à celui de grandes fermes collectives, ce qui a réduit d'autant plus leur mobilité. Cette sédentarisation forcée de populations autrefois nomades a eu des conséquences écologiques désastreuses, dont la désertification.

L'épuisement de la biomasse

Le district de Gokdepe se trouve à l'est d'Ashgabat, la capitale, dans cette province centrale qu'est l'Ahal. L'essentiel du district de Gokdepe est voué à l'agriculture, mais le pastoralisme devient plus important à mesure que l'on se rapproche du nord de la province, dépourvue à la fois de pluie et d'irrigation. La terre a été dégradée sur de vastes étendues suite au gaspillage d'eau qui a accompagné la construction de canaux à travers le désert.

On assiste également à une désertification des zones pastorales non irriguées du nord du Gokdepe, quoiqu'à moindre échelle. Autour de nombreuses agglomérations, deux espèces essentielles servant de fourrage au bétail sont en voie de disparition : le *carex physodes* et l'*haloxylon persicum*, un buisson ligneux normalement dominant. Ces deux plantes constituaient l'aliment essentiel dont se nourrissaient les bêtes en hiver, mais il est à présent utilisé comme bois de feu. Les populations locales sont parfaitement conscientes du préjudice écologique, mais n'ont pas d'autre solution, étant désormais privées des approvisionnements en gaz et carburant qu'elles recevaient en hiver pendant la période soviétique. Cette disparition de la végétation a pour conséquence le déplacement des dunes de sable, qui menacent à présent les habitations.

Il est clair que cette dégradation des sols s'est produite dans un certain rayon autour des villages et des puits utilisables. Un facteur important susceptible de réduire ce processus de dégradation consisterait à rétablir les mouvements de troupeaux. Des pasteurs plus mobiles dirigent leurs bêtes vers les pâturages encore abondants, ou plus nutritifs, ce qui réduit les risques de surpâturage par une meilleure répartition du cheptel sur l'ensemble du territoire. Ces fluctuations dans les déplacements des troupeaux sur les 30 dernières années sont en partie responsables de la dégradation des sols. À l'époque soviétique, l'allocation de ressources en carburant et en moyens de transport



Puisage à la main de l'eau pour les animaux au puits du village



favorisait ces déplacements. Suite à l'effondrement de l'URSS, la privatisation des troupeaux a également supprimé ces formes d'aide publique aux parcours saisonniers des bêtes entre deux zones de pâturages. Pour déplacer son troupeau, le berger doit désormais assumer tous les coûts. La diminution de la mobilité a été la conséquence immédiate de cette situation nouvelle. Aujourd'hui, plus de dix ans après l'indépendance du Turkménistan, les éleveurs ont reconstitué par eux-mêmes ces infrastructures manquantes, en privatisant le déplacement des troupeaux au moyen de transports privés tels les motos et les camions. Ainsi, des migrations plus fréquentes et de plus grande ampleur ont repris, ce qui ne manquera pas d'avoir un impact positif en freinant la dégradation des sols.



Traite de chameaux

Les trois domaines principaux qui relèvent de la compétence des femmes turkmènes sont la préparation de la nourriture, des vêtements et les soins aux bêtes lorsqu'elles demeurent dans le village. Les femmes ont certes un rôle essentiel à jouer dans le succès de l'économie domestique, mais, contrairement à ce qui se produit dans d'autres sociétés agropastorales, elles n'ont pas à s'occuper de la collecte du bois de feu ni de l'eau - tâche dévolue aux jeunes garçons. En revanche, ce sont elles qui doivent s'occuper de faire boire et de traire les chameaux ainsi que les bêtes jeunes qui restent à proximité du village tout au long de l'année. Les adolescents eux, filles et garçons, sont chargés de faire paître les troupeaux de petite taille autour du village.

Du fait de la salinité élevée de nombreux puits dans le Nord du Karakoum, les chameaux sont préférés aux bovins pour l'élevage, car ces derniers ont besoin d'eau plus douce. Les chamelles allaitantes sont autorisées à brouter aux alentours du village pendant la journée, et sont ramenées le soir par les garçons afin d'être traitées par les femmes. Par la suite, le lait fermente pour mieux se conserver : les températures élevées qui règnent en été, jusqu'à 50°, auraient sinon pour effet de gâter immédiatement le lait. Il en résulte le charl, un liquide aqueux légèrement acide, servi dans un grand récipient collectif, et qui accompagne invariablement la nourriture, d'autant qu'il est la principale source de protéine animale. Un ménage consomme en moyenne 170 ml de lait par jour et par personne.

Une utilisation ingénieuse des produits animaux

Les chameaux ne se contentent pas de fournir du lait : leur laine peut également être tissée pour donner des habits robustes, chauds et durables. Au printemps, les chameaux commencent à perdre



*Cardage de la laine
de Chameau*

leur sous-duvet, lequel est alors récupéré, peigné, lavé en prévision du cardage. Une fois que la laine a été cardée, autrement dit soigneusement alignée et débarrassée des fibres les plus grossières, il faut une grande habileté pour parvenir à transformer la fibre brute en fil utilisable à l'aide de fuseaux de bois. Les couvertures et les habits sont fabriqués à partir de cette laine, mais la fibre peut également donner des tissus épais utilisés spécifiquement pour la conservation du pain. Les femmes participent à ce travail en tondant les moutons et les chèvres, pour ensuite transformer leur laine en tapis de feutres, les ketches. Certaines se spécialisent dans la teinture, le filage et le tissage de la laine de mouton pour tresser les fameux tapis turkmènes connus dans le monde entier.

Comme on le voit, les femmes des déserts du Turkménistan sont capables de mettre en œuvre leurs savoir-faire traditionnels pour valoriser les quelques produits disponibles tirés de l'exploitation des troupeaux, apportant leur propre valeur ajoutée aux matières premières, fournissant à la famille des articles indispensables et apportant également un revenu supplémentaire.



Tradition et gestion durable des ressources naturelles

République-Unie de Tanzanie

Les femmes Masaï du district Ngorongoro en Tanzanie, comme la plupart des populations relevant du pastoralisme, ont développé de nombreuses stratégies de gestion de pâturages qui ont fait la preuve de leur efficacité dans un contexte d'incertitude climatique constante. L'une de ces stratégies consiste à déplacer les troupeaux d'une zone climatique à l'autre en fonction des saisons, d'autres passent par une utilisation prudente des ressources locales, comme le bois de feu, la flore, l'eau, le sel. Comme ailleurs, la communauté Masaï du district de Ngorongoro respecte le principe des « ressources en propriété commune », grâce auquel l'utilisation du sol et de l'ensemble des ressources naturelles, comme l'eau et les arbres, est régulé pour éviter toute surexploitation.

Utilisées collectivement, ces ressources sont aussi gérées de manière collective. Ceci a pour conséquence que chacun a un rôle à jouer pour s'assurer que les procédures de gestion et d'utilisation sont bien respectées. Alors que les hommes ont une action plus globale, les femmes jouent un rôle très spécifique et particulièrement sophistiqué vis à vis de l'environnement et de sa protection, et notamment de la protection de la flore.

Le rôle spécifique des femmes dans la protection de l'environnement

Les femmes s'acquittent d'une multitude de tâches qui supposent toutes l'interaction avec et la dépendance à l'égard de l'environnement naturel. C'est pourquoi elles sont depuis toujours les gardiennes principales de l'ensemble des savoirs autochtones des Masaï, grâce auxquels ils peuvent à la fois protéger et valoriser leur base de subsistance. Les femmes qui sont en charge de l'éducation des enfants, assurent également la transmission de ces savoirs par les chansons, les devinettes et les proverbes dont elles font un usage pédagogique, contribuant ainsi à la conservation de l'environnement dans l'avenir.

L'une de ces devinettes est la suivante : combien de sortes d'arbres sont présentes dans la région ?

La réponse est qu'il y en a deux sortes, l'arbre du haut pays et l'arbre des basses terres.

L'enfant est ensuite invité à nommer un par un les différents arbres appartenant à chaque catégorie, ce qui lui permet de connaître son environnement naturel.

L'utilisation et l'importance de la flore

La préservation des arbres et des plantes est d'autant plus importante qu'ils ont une large gamme d'utilisations. En parvenant à l'âge adulte, une jeune femme Masaï doit connaître par cœur environ 300 sortes de plantes qui sont utilisées soit comme médicaments pour les humains ou pour les bêtes, soit comme insecticides ou fumigations pour la construction des maisons ou pour les rituels sacrés. Certains de ces arbres ou de ces plantes ont des propriétés particulières pour conserver ou parfumer le lait, base de l'alimentation dans une société agropastorale. Des éclats de bois d'olivier sauvage (oloirien) sont brûlés et le charbon de bois ainsi obtenu sert à fumer les gourdes à lait à la fois pour stériliser le lait et pour lui donner ce parfum d'olive fumée dont les Masaï sont friands. Les femmes Masaï protègent cet olivier sauvage précisément dans ce but.

Les branches d'arbres, les buissons, les gousses, outre qu'ils constituent l'alimentation du petit bétail, possèdent également une valeur médicinale considérable. Les blessures sont soignées avec la sève de certaines plantes et des potions sont préparées avec différentes sortes de racines et d'écorces selon le mal dont souffre le patient. La graisse de mouton combinée avec certaines herbes est donnée aux parturientes, cependant que les nourrissons de trois mois sont nourris avec du lait de vache mélangé à des herbes et des racines destinées à combattre la colique et à renforcer leurs défenses



immunitaires. Dès l'âge de 4 ans, chaque enfant est instruit par sa mère des plantes vénéneuses et comestibles.

Protection et respect des arbres

La construction des logements fait également partie des responsabilités de la femme : du fait du mode de vie semi-nomade, elles construisent des structures temporaires à base de tiges de bois liées par des écorces vertes nouées en demi-boucles. Cette technique évite l'abattage de grands arbres. Les arbres considérés comme sacrés, tels l'Olea Africana ou le figuier, ou ceux qui se trouvent à l'intérieur ou à proximité des maisons, dispensateurs d'ombre, ne sont jamais abattus.

Les femmes n'abattent jamais d'arbres vivants, elles se contentent de prélever des branches ou de ramasser le bois mort. La tradition exige qu'avant de couper une branche verte, la femme adresse une prière en forme d'explication à l'arbre qu'elle va mutiler, comme : « je suis au regret d'avoir à démembrer ton corps magnifique, mais permets-moi de le faire car c'est la seule façon dont je puis sauver la vie de mes enfants, et quant à toi tu as la possibilité de les faire repousser. » Lorsqu'elles passent à proximité d'un oreteti, les femmes ont l'obligation de s'arrêter un instant à son ombre et de prier Dieu silencieusement avec dans la main une poignée d'herbes qu'elles froissent. Une fois la prière finie, elles laissent un petit bracelet ou autre parure en guise de présent pour cet arbre si généreux avec lequel elles désirent établir une relation.

Un avenir menacé

Mais les Masaï du District du Ngorongoro sont à présent confrontés à des conditions qui pourraient avoir un impact majeur sur leur gestion de la terre. La mobilité du bétail étant désormais moindre que ce qu'elle était, ils sont amenés à construire des maisons qui dureront plus longtemps et donc, de plus en plus souvent, à abattre des arbres entiers pour leur construction. D'autre part, les Masaï consomment de plus en plus de nourriture nécessitant une cuisson, ce qui pourrait les amener, si des solutions alternatives ne sont pas trouvées, à consommer davantage de bois de feu. Les institutions traditionnelles de décision, y compris celles qui réglaient la gestion de la terre, sont menacées d'être supplantées par des institutions modernes. À défaut de soutien, le risque n'est pas nul que la richesse que représentent le savoir traditionnel et la connaissance de l'environnement local, qui caractérisent les femmes Masaï, disparaissent progressivement, entraînant également la perte de cette capacité à gérer les ressources existantes.



Participation à une réunion à l'ombre des arbres



Le Groupe autogéré de Conservation forestière Al Rahma

Kenya

Mandera est une petite ville poussiéreuse située au point frontière entre le Kenya, l'Éthiopie et la Somalie dans l'est africain. Elle est située dans l'une des zones les plus reculées du pays, également classée comme zone ASAL (Arid and Semi-Arid Land). Ces dernières représentent 84% de la superficie totale du pays, et environ 25% de la population y réside, pour environ 60% du cheptel. Dans les trois pays limitrophes, cette zone a été considérée comme une région de pâturage de saison sèche par les différentes communautés. Mais l'environnement connaît une dégradation rapide, causée pour l'essentiel par la pression de troupeaux de plus en plus importants, dont les besoins excèdent la capacité du sol.

Il s'agit là d'une des zones les plus sèches d'Afrique, avec une pluviosité aléatoire et parcimonieuse, une flore et une faune réduites, pénalisées par une sécheresse persistante. Le couvert végétal est constitué pour l'essentiel par un tapis herbeux, inégalement propice au pâturage, semé de quelques épineux. Les points d'eau sont pour l'essentiel des trous, des puits de faible profondeur ou des mares superficielles, qui sont la seule source d'approvisionnement en eau dans un rayon de 15 km carrés, tant pour les hommes que pour les bêtes.

Action collective en faveur de l'environnement

Face à des conditions rigoureuses, le Groupe autogéré de Conservation forestière Al Rahma (ARFCSHG pour Al Rahma Forestry Conservation Self Help Group), exclusivement composé de femmes, s'est créé afin d'apporter sa propre contribution à la protection de l'environnement. Créé en 1998, il n'a cessé de s'élargir pour rassembler aujourd'hui 40 membres actifs. Au nombre des questions majeures pour l'environnement dont le groupe souhaite s'occuper, figurent notamment le pâturage incontrôlé, la déforestation et la disparition du couvert végétal.

Dans cette partie du monde, outre la rareté des ressources naturelles, la pauvreté, l'inégalité d'accès, voire l'impossibilité d'accéder aux services et aux infrastructures de base constituent un défi particulier pour les femmes, qui représentent 50% de la population totale. Relevant le défi, l'ARFCSHG s'est



Nourriture des plantes pour la vente et le reboisement

constitué afin de donner l'exemple en matière de préservation environnementale. La démarche prend d'autant plus de sens qu'elle s'inscrit dans une société essentiellement patriarcale où les femmes sont le plus souvent exclues des prises de décision et des projets de développement qui concernent directement leur vie.

Le projet forestier entrepris par ce groupe de femmes a consisté à replanter des arbres et des fleurs gratuitement



dans des lieux comme les Mosquées, les écoles, les maisons d'enfants et les hôpitaux. Les arbres sont d'origine locale et sont souvent des fruitiers locaux comme les paw paws, les manguiers, les guava, les citronniers. L'arbre Neem, connu dans le dialecte local sous le nom de « Qarerowgi », est le préféré du groupe à cause de ses vertus médicinales et de la qualité de son ombre, ainsi que pour sa résistance sur des sols alcalins et les nappes salées qui sont fréquentes dans le Mandera.



Tissage de paniers à base de produits recyclés

Les femmes font également pousser des plants dans leurs propres maisons afin de les replanter.

Forestage et gestion des friches comme sources de revenu

Outre les bénéfices environnementaux du projet forestier, les membres de l'ARFCSHG engrangent aussi les recettes de la vente de leurs plants. Elles ont également reçu une formation à la gestion des déchets et à la méthode qui permet d'en retirer un complément de revenu. Les habitants de la région se sont donc engagés dans cette alternative, à mesure que la fréquence croissante des sécheresses réduisait les moyens d'existence tirés du seul pastoralisme.

Les femmes commencent leur journée vers 4h du matin, voire encore plus tôt. Toutes vont d'abord chercher de l'eau, tant pour les besoins du ménage que pour arroser les jeunes plants de leur pépinière collective. Cette première activité leur prend environ 2 à 3 heures, du fait de l'éloignement des points d'eau. Puis elles libèrent les bêtes qui vont brouter. Elles rejoignent ensuite leur poste de travail vers 3h de l'après-midi, alors que le soleil est moins ardent, et fournissent encore 3 heures de travail soit sur le chantier de reforestation, soit sur le projet de recyclage des matières plastiques. Celui-ci consiste à collecter les sacs plastiques usagés et à les utiliser comme matière première pour fabriquer des cordes, des paniers, et des matelas. La vente de ces produits finis représente un revenu additionnel.

Autonomisation

Les femmes ambitionnent de parachever leur autonomisation économique grâce à un crédit revolving accordé par un Fonds local connu sous le nom de « Ayuta » : elles se sont engagées à verser 20 shillings Kenyans (environ 0,3 \$) après chaque réunion. Les sommes ainsi récoltées servent à aider l'une ou l'autre d'entre elles qui souhaite démarrer une petite entreprise, comme un commerce de fruits et de légumes. Elles savent saisir sans attendre la moindre opportunité susceptible de profiter au groupe, et ont aussi appris à faire pression sur les autorités locales et les agences de développement pour qu'elles soutiennent leur action.

En plus de son engagement écologique, le groupe a gagné assez de confiance en lui pour s'exprimer publiquement sur des questions comme le harcèlement sexuel ou l'insécurité latente, qui empêchent régulièrement les jeunes filles de participer réellement à la vie économique de leur communauté. Les femmes de l'ARFCSHG renforcent chaque jour leur capacité à la fois à assurer leurs revenus et à protéger leur environnement.



Gardiens du Gobi

Mongolie



*L'importance des chameaux Bactriens
pour les bergers de Gobi*

gouvernementales se sont avérées incapables de coordonner les déplacements saisonniers qui avaient lieu sous le régime socialiste. Faute d'entretien, les puits se sont obstrués, avec pour résultat une diminution globale des pâturages disponibles. Les familles concentraient leurs bêtes autour des quelques points d'eau restés utilisables, contribuant ainsi à une dégradation accélérée des prairies et à une désertification croissante. Pour couronner le tout, plusieurs années de Dzud –sévères sécheresses d'été suivies d'hivers rigoureux- ont entraîné la mort de millions de bêtes, plongeant de nombreuses familles dans la misère.

En 1993, le Gouvernement mongol a créé le Parc National du Gobi Gurvan Saikhan, témoignant ainsi d'une volonté de protéger l'écosystème précieux et unique du Gobi. Les familles restées sur le territoire ont d'abord craint que le gouvernement ne détruise leur terre et leur mode de vie, et se sont préparées à résister.

Cette volonté de résistance s'est finalement transformée en un engagement actif en faveur de la protection de l'environnement, soutenu par l'association « Initiative for People Centred Conservation », chargée de mettre en œuvre, pour le compte de la coopération technique allemande (GTZ), un projet sur la gestion durable des ressources naturelles et l'amélioration des conditions de vie. Le projet mettait en valeur les savoirs traditionnels des populations locales et leur compétence pour élever du bétail et gérer les aires de pâturage, mais aussi la capacité des femmes à prendre l'initiative d'imaginer et de mettre en œuvre les solutions les plus efficaces pour affronter les défis qui menacent leur famille.

Retour aux pratiques traditionnelles

Gantuul décrit ainsi le processus : « *l'équipe de protection de la nature a proposé de réunir tout le monde. Soixante-dix personnes sont venues. Les plus âgés ont parlé de l'état de l'environnement tel qu'il était vingt ans auparavant, et les plus jeunes ont fait l'analyse de ce qu'il était devenu à présent. Nous*

Comme de nombreuses générations de femmes avant elles, Gantuul et Badmaa vivent de l'élevage dans le désert de Gobi en Mongolie, où des gravures et peintures rupestres attestent que les hommes habitent depuis des milliers d'années, en dépit de conditions très rudes. La nécessité de protéger cet espace vital que sont les prairies des risques de surpâturage a donné naissance à un mode de vie semi-nomade qui voit les troupeaux parcourir de longues distances d'une saison à l'autre pour chercher leur subsistance.

Après la transition vers l'économie de marché en 1990, les troupeaux ont été privatisés et le taux de chômage a eu pour conséquence un doublement du nombre total d'éleveurs. Les autorités



*Femmes discutant des conditions de vie
pendant une analyse participative*



avons ainsi pris conscience des changements négatifs intervenus entre temps, comme la dégradation des prairies et la disparition de la vie sauvage. »

Il est alors devenu évident que pour protéger la nature et améliorer en même temps l'état des pâturages, il était indispensable de revenir aux pratiques anciennes en matière de déplacement des troupeaux. Des groupes de familles voisines se sont alors constitués en Nukhurluls – un mot qui signifie amitié et organisation communautaire - et ont cherché ensemble le moyen de gérer durablement les pâturages et de sortir leurs familles de la pauvreté. Chaque nukhurlul désignait un conseil d'administration et un responsable, planifiait une réunion mensuelle et mettait en commun les ressources de ses membres dans un fonds local. Gantuul et Badmaa ont toutes deux été élues responsables de leurs nukhurluls respectifs. Ailleurs, d'autres femmes émergèrent comme leaders, car c'est elles qui avaient pris l'initiative et qui ressentaient le plus fortement le besoin de participer aux décisions.

Les membres des nukhurluls commencèrent à clôturer certaines parcelles et à organiser la récolte du foin afin de fournir un fourrage d'hiver à leurs bêtes. Là où les rives du fleuve s'étaient effondrées, laissant l'eau s'infiltrer, il fut proposé que les populations locales et le gouvernement unissent leurs efforts pour consolider les rives.

Badmaa, responsable du Nukhurlul Yusun Erdene, décrit ainsi l'une des initiatives prises par son groupe : *« nous avons conçu ce réseau d'aqueducs pour pouvoir utiliser les pâturages de piémont, là où il n'y a pas de point d'eau. Nous transportons l'eau sur huit kilomètres à travers le pays jusqu'aux pâturages. Nous avons installé des robinets à différents endroits, ce qui nous permet de faire pousser des légumes et d'abreuver nos bêtes. »*



Filage de fins fils de laine de chameau pour l'export

Un des facteurs de désertification était lié à la collecte du saxaul pour servir de bois de feu par les populations locales. Les nukhurluls ont donc commencé à développer des technologies locales pour satisfaire des besoins vitaux sans nuire à l'environnement. Ils ont ainsi commencé à fabriquer des briquettes constituées de crottin humide, d'argile et de charbon, qui brûlent mieux et plus longtemps que le crottin lui-même. Un autre nukhurlul a conçu et commercialisé un poêle à crottin qui utilise une partie des carburants des autres poêles.

Des activités génératrices de revenu

Poursuivant leur action, les femmes ont commencé à apporter des idées destinées à améliorer leur niveau de vie. Elles ont commencé à expérimenter de nouvelles présentations des produits traditionnels, et se sont mises à développer de petites entreprises. Plus encore, Badmaa et les membres du Tavan Erdene Nukhurlul se sont rendu compte que les agences touristiques situées dans la capitale gagnaient beaucoup d'argent en organisant la visite du Gobi : *« nous avons estimé que les populations locales avaient droit à une partie au moins de ces recettes. Voyant que les groupes de touristes avaient un impact négatif sur l'environnement, nous avons décidé de promouvoir un modèle d'écotourisme permettant aux visiteurs de profiter de leur voyage sans nuire à la nature. »*

Cela supposait que les familles soient prêtes à accueillir les touristes et à ouvrir une série de boutiques et de marchés pour y vendre des produits traditionnels attractifs. À travers ces différentes étapes qui ont permis de protéger le mode de vie traditionnel, la vie des femmes du Gobi a changé du tout au tout. Autrefois, il aurait été impensable que les femmes participent aux réunions communautaires. À présent, ce sont elles qui ont pris la tête dans la recherche de solutions à leurs propres problèmes, tout en contribuant activement aux objectifs du Millénaire pour le Développement, qui visent à éradiquer l'extrême pauvreté et de protéger l'environnement.



Un désert montagnard sur le toit du monde

Pakistan

L'extrême Nord du Pakistan, connu pour être le Toit du Monde et l'Oasis des Montagnes, représente une superficie de 70 236 km² avec une population totale de 1,2 millions de personnes. Les chaînes du Karakorum, de l'Himalaya et de l'Hindou Kouch se rencontrent ici. Dans cette région montagneuse, principalement occupée par du désert, environ 90% de la population dépend de l'agro-pastoralisme pour sa subsistance. Les hivers sont rudes et interminables, les températures vont de - 25° en hiver à + 45° en été. Dans ces conditions rigoureuses, la surexploitation des ressources naturelles, notamment forestières, commence à prendre des proportions inquiétantes.



Femmes de Morkhoon élaguant les arbres forestiers et dés herbant la culture d'Alfalfa dans leur verger agro-forestier

Les problèmes liés à l'utilisation non-durable des ressources naturelles

Les forêts primitives, qui représentent 1% de la superficie totale, sont vitales pour la conservation du sol et de l'eau. Pourtant, la consommation de bois de feu pour le chauffage et la cuisine, en l'absence d'autres sources d'énergie (gaz, pétrole ou électricité) reste très répandue. Il en résulte une disparition rapide du couvert forestier, qui provoque à son tour un réel problème de désertification, d'érosion des terres, d'inondations et d'ensablement des rivières et des barrages. Les pratiques culturelles malsaines comme la monoculture, due en particulier à la popularité croissante de la pomme de terre, ajoutent à la dégradation générale des sols. Les femmes des régions Nord en souffrent le plus, supportant la plupart des tâches liées à l'agroforesterie et au pastoralisme et jouant un rôle essentiel dans la gestion des ressources naturelles. Mais avec un peu d'aide extérieure, elles jouent à présent un rôle croissant dans l'amélioration de la situation.



Pulvérisant des pesticides sur les cultures

Les projets impliquant les organisations féminines

Au milieu des années 1980, l'AKRSP (Aga Khan Rural Support Programme) a aidé les femmes du Nord Pakistan à constituer des Groupements Féminins (Women's organisations WOs), une première dans l'histoire de la région. Plus de mille sept cents WOs ont vu le jour, formant ainsi un cadre institutionnel solide permettant la mise en œuvre de programmes d'épargne et de distribution de crédit et installant fermement une gestion appropriée des ressources naturelles. Elles ont été le fer de lance de l'affirmation du droit et de la capacité des femmes à participer à la prise de décision aussi bien en ce qui concerne la gestion de leurs ménages qu'au niveau communautaire, en matière d'économie agricole, de création de revenus ainsi que pour d'autres enjeux socio-économiques.

Au début des années 1990, l'AKRSP a également lancé le programme « Femmes comme Catalyseurs du Changement



environnemental » dont l'objectif était de promouvoir la reforestation à la périphérie des champs, des terres communales, des parcelles privées et d'autres zones d'où le couvert végétal avait disparu. Plus d'un million de plants et une tonne de pousses d'alfalfa qui se combinent avec les plantations forestières ont été distribués aux différentes organisations féminines de six districts du nord du Pakistan afin d'y résoudre les pénuries de bois de feu et de fourrage dans cette zone.

Autres initiatives de replantation

Un programme de replantation particulièrement dynamique a également été mis en place, portant notamment sur des peupliers, des oliviers de Russie et des caroubiers noirs. Les femmes ont alors commencé à planter des arbres sur leurs propriétés, le long des rivières et sur les petites aires en friche disposant de ressources en eau. Puis, du fait d'une prise de conscience croissante des dégâts sur l'environnement causé par les monocultures, des efforts ont été entrepris pour promouvoir l'assolement des céréales. L'utilisation du fumier animal comme engrais a également permis de protéger le sol.

Cette prise de conscience de l'étroite interaction entre agriculture, élevage et la foresterie explique qu'un programme intégré de gestion des ressources naturelles (Natural Resource Management, NRM) combinant les trois aspects a été lancé en 1997. Les femmes de la campagne y ont pris d'emblée une part active, créant des organisations communautaires de NRM dans tout le Nord du Pakistan, et constituant des Comités qui se chargeaient de gérer des activités importantes comme la libre pâture et l'exploitation forestière.

La récompense des femmes de Morkhoon

Les membres de la WO du village de Morkhoon, situé dans la vallée de la Hunza à 2780 m d'altitude, se sont lancés dans un projet de réaménagement d'une zone pierreuse et escarpée, autrefois utilisée comme pâturage. La tâche fut rude, car elles durent assurer elles-mêmes et à la main la construction des amenées d'eau. Grâce à leur acharnement, 36 kanals (soit 1,8 hectares) de paysage désolé sont redevenus fertiles. Les femmes ont alors utilisé cette terre pour la moisson et pour semer des graines d'alfalfa. Cette méthode permet d'améliorer la qualité du fourrage pour le bétail et d'assurer les approvisionnements nécessaires. L'alfalfa vendu sur le marché local procurait également un revenu annuel de 20 000 Roupies (soit 333 \$ US). En outre, 10 000 peupliers et saules d'origine locale ont été plantés dans la région. Les femmes ont désormais à la fois la capacité de vendre du bois pour améliorer leurs revenus et pour couvrir leurs propres besoins en bois de feu et de construction. Conscientes de l'importance de cet effort à la fois sur le plan écologique et sur le plan financier, elles continuent à planter des arbres chaque année.



Femme pasteur nourrissant ses animaux avec du maïs au village de Danyore

Les micro-entreprises

Les femmes ont aussi manifesté un réel engouement pour les micro-entreprises et sont de plus en plus actives dans leur manière de générer différentes sources de revenus complémentaires. Elles ont installé des pépinières privées dans leurs propres domiciles, produisant ainsi des jeunes plants d'arbres fruitiers, pommiers, cerisiers et autres variétés exotiques ou sauvages, pour les commercialiser. D'autres activités comme l'apiculture s'avèrent aussi très appréciées des femmes. Tout ceci a un impact social immense, en donnant aux femmes une indépendance financière et une position plus importante dans leur ménage. En outre, il en résulte une réduction de la pression sur la terre et sur les ressources naturelles.



Reforestation contre désertification

Soudan



Remplissage de sacs de terre pour la pousse des plantes à la garderie

d'emploi ainsi que des ressources qui n'apparaissent que rarement dans les statistiques officielles.

Malheureusement, cette activité traditionnelle est aujourd'hui de moins en moins viable du fait d'un accès toujours plus difficile aux ressources en eau et à la terre, à mesure que celle-ci est mise en culture. Ce processus a d'ailleurs été facilité par la réticence des Etats à reconnaître et à respecter les droits traditionnels des éleveurs sur leurs terres. La perte de mobilité qui en est résultée a eu pour conséquence la rupture de l'équilibre qui s'était maintenu jusque là entre les humains, le bétail et la terre.

Qui plus est, au cours des trois dernières décennies, les actions de développement se sont concentrées sur la productivité des troupeaux plutôt que sur les éleveurs eux-mêmes. Les décideurs ont eu tendance à considérer le pastoralisme comme une pratique arriérée, et ont préféré ignorer toutes les recherches démontrant que le pastoralisme était en fait une méthode rationnelle, efficace et écologiquement correcte de gestion des zones arides. Des politiques négatives, combinées à la perte de larges aires de pâturages au profit d'autres compétiteurs, font peser sur les systèmes pastoraux une pression accrue qui a fini par les menacer dans leur existence même.

Les communautés de pasteurs de la région, victimes de la désertification et des sécheresses, se sont souvent trouvées au bord de la famine et de la disparition. Gode dans le sud-est de l'Éthiopie en constitue un exemple récent particulièrement éloquent. Alors que les catastrophes, naturelles ou humaines, affectaient tous les habitants de la région, ce sont les éleveurs et les communautés agropastorales qui ont le plus souffert. C'est devant l'absence flagrante de toute réaction significative pour tenter d'enrayer le désastre, à plus forte raison pour formuler des politiques de développement appropriées, que PENHA a été créé.

Les germes du succès

Afin de limiter l'impact de la désertification, PENHA a conçu en 2002 un projet spécial destiné aux femmes éleveurs de l'Etat du Kassala, dans l'Est du Soudan. Fondé par CORDAID, une ONG hollandaise, son but était d'encourager les femmes pasteurs à prendre leur part de la lutte contre la

La plus grande partie de la terre située dans la corne de l'Afrique est constituée de zones arides et semi-arides, et héberge en même temps la plus grande concentration de pasteurs traditionnels au monde. La population de cette région est évaluée à 150 millions, dont 60% relèvent de systèmes pastoraux ou agri-pastoraux. Ces derniers sont les principaux fournisseurs de viande, de lait, de cuir et de peaux tant pour la consommation domestique que pour les marchés internationaux. La contribution du pastoralisme est considérable puisque celle-ci fournit une part importante de la masse globale



désertification en suscitant leur prise de conscience sur l'impact de la déforestation. Un programme de formation a ainsi été mis en place en liaison avec le Département d'État des Forêts.

PENHA a d'abord convoqué des réunions destinées aux femmes de la région, aboutissant à la création d'organisations communautaires de base (OCB). Ces OCB nouvellement formées ont organisé des réunions, désigné des instances dirigeantes et décidé de fonder une pépinière dans le village le mieux approprié. Le Département d'État des Forêts fournit la conception de la pépinière, ainsi que tout le matériel nécessaire : graines certifiées, terreau, polyéthylène, matériaux d'arrosage, et enfin jeunes pousses d'acacias et d'eucalyptus. Le travail concret de mise en place de la pépinière a été fourni par les femmes elles-mêmes. Trente-cinq d'entre elles ont ensuite suivi une formation auprès du Département d'État des Forêts sur l'importance de la forêt, la manière de cultiver les plants et de les vendre à l'occasion pour en retirer un revenu complémentaire.

Suite à ce projet, une nouvelle OCB a été créée avec pour rôle d'assurer l'éducation des femmes sur l'importance de stopper la déforestation et la désertification. De plus, les femmes ont réussi à jouer un rôle prépondérant dans le programme communautaire forestier. La pépinière produit 10 000 jeunes plants chaque année, générant ainsi 10 000 Livres soudanaises (environ 5 000 \$ US) de revenu pour la CBO.

PENHA pense que ce type de projet peut être reproduit et amélioré dans d'autres régions du Soudan et dans d'autres pays de la corne de l'Afrique. Certains signes encourageants laissent espérer un effet d'impulsion, car des femmes d'autres villages de la région se montrent intéressées pour mettre en place des projets du même type. Ce mouvement qui conduit les femmes à s'engager pour protéger leur pays de la dégradation ne peut ainsi que s'accélérer.

PENHA est une initiative africaine, menée par des Africains, lancée en 1989 par un groupe de travailleurs de la recherche et du développement préoccupés de l'avenir du pastoralisme et ayant décidé de réfléchir aux stratégies et aux politiques à mettre en place pour améliorer la qualité de la vie.



Arrosages des plantes à la garderie



Les femmes éleveurs autochtones dans les Andes supérieures

Bolivia



Lamas dans les Andes boliviennes

Les zones humides des montagnes et des hauts plateaux des Andes (punas) constituent un écosystème exceptionnel, du fait de leurs caractéristiques hydrographiques dans un environnement aride. Cette région de tourbières tropicales, situées à cheval entre le sud du Pérou, la Bolivie et le nord du Chili est désignée sous le nom de « bofedales ». De même que les prairies et pâtures sèches (« pajonales »), ces bofedales

jouent depuis des milliers d'années un rôle majeur dans la domestication des camélidés dans cette partie du monde. C'est le cadre qui permet l'élevage des lamas et des alpagas dans la région et, au-delà, l'organisation des activités agropastorales qui survivent jusqu'à nos jours.

Au cours des dernières années, SAVIA (l'Association pour le maintien de la Biodiversité et la Recherche en Développement durable) a mené à bien des projets et des recherches sur la gestion des ressources naturelles en coopération avec les communautés de pasteurs de la haute région andine de Bolivie. L'objectif principal était de consolider les savoirs traditionnels sur la gestion des ressources naturelles et de les combiner avec de nouvelles méthodes de mise en valeur des zones humides d'altitude.

Les communautés d'éleveurs de lamas d'Alota, Sora, Turuncha et Quetena Grande dans le sud-ouest du département de Potosi, près de la frontière du Chili et de l'Argentine, sont impliquées dans le projet. Il en est allé de même pour les groupes d'éleveurs d'alpaga de la zone naturelle de protection d'Alobamba, près de la frontière péruvienne, au nord du pays.

Dans l'écosystème des zones humides des hautes Andes, l'élevage des lamas et des alpagas, tant pour leur laine de qualité que pour leur viande, a donné aux communautés locales un mode de vie en harmonie avec l'environnement. Les femmes autochtones jouent un rôle majeur dans cette forme de pastoralisme et dans la gestion des écosystèmes sur laquelle il s'appuie.

Ces écosystèmes sont une source très importante de biodiversité, abritant une faune et une flore spéciales, cette dernière représentant 70% du fourrage des animaux sauvages. Grâce à la pluviosité et à l'hydrographie, aux conditions micro-climatiques et aux sels minéraux, on peut les considérer, du fait de leur productivité, comme de véritables oasis dans une région extrêmement froide et



Les zones humides sont favorables à l'élevage de lamas



désertique des Andes sud-américaines. Ils sont d'ailleurs la base du système productif et socio-économique qui caractérise la vie de centaines de familles d'éleveurs vivant dans ces régions dans des conditions extrêmes, pratiquement sans agriculture, et sans aucune alternative pour subsister.

Les zones humides, par contre, sont des zones fragiles, et certaines espèces végétales ou animales sont à présent menacées. Leur fragilité est due en partie au déséquilibre hydrographique entre les précipitations et l'évaporation dans les Andes, équilibre aujourd'hui menacé par la ponction hydrique des activités minières à grande échelle. Le réchauffement climatique n'est pas non plus sans effet, sans oublier le risque potentiel représenté par le surpâturage. La protection de ces régions est pourtant essentielle pour préserver la biodiversité et maintenir les moyens d'existence des éleveurs. Sans oublier que les paysages, impressionnants, recèlent un potentiel élevé pour l'écotourisme, ainsi que pour l'observation de la vie sauvage. SAVIA a soutenu les communautés locales dans leurs efforts pour intégrer les techniques agro-écologiques et ainsi préserver la végétation naturelle. Elle a également agi pour soutenir les initiatives locales de résistance à la menace contre les ressources hydriques représentée par les compagnies minières.



Bergère nourrissant un jeune lama

Le rôle essentiel des femmes éleveurs dans les Andes

L'écosystème andin disposant de peu de ressources et l'élevage des lamas étant pour l'essentiel une activité autochtone, les rituels d'harmonisation avec la Terre Mère (Pachamama), la prise en mains du troupeau et le maintien de la cohésion familiale sont de la responsabilité de la mère.

Au sein de la cellule familiale, c'est la femme qui reste au foyer pendant que l'homme est parti, parfois pour de longues périodes, en quête de différents emplois saisonniers. C'est elle qui assume les tâches de production locale, ce qui inclut également les soins aux enfants et leur éducation, ainsi que l'alimentation et la surveillance des bêtes. La femme est aussi en charge de la gestion durable des ressources naturelles.

Les femmes des familles indigènes assurent une grande variété de tâches concernant les animaux sauvages. C'est à elles par exemple qu'il incombe d'améliorer les races animales en sélectionnant les reproducteurs et en surveillant et en planifiant les accouplements. La transformation des sous-produits des animaux, la tonte, le traitement de la fibre laineuse, le filage et le tissage sont essentiellement le fait des femmes.

Dans le cadre de leur activité de gardiennes de troupeaux, les femmes décident des parcelles les plus appropriées pour faire paître les bêtes, ainsi que de la rotation de ces parcelles. Ce sont elles qui contrôlent la densité de bêtes sur chaque zone de pâturage. Cette compétence est essentielle pour garantir l'utilisation durable des prairies et pour éviter la dégradation des sols par surpâturage.

Les femmes jouent aussi un rôle majeur dans le maintien et la transmission orale des savoirs relatifs aux techniques d'irrigation, à la gestion de l'eau, à la construction des aqueducs et des digues qui permettent l'expansion des eaux et le contrôle des niveaux lagunaires, notamment dans les zones marécageuses.

En préservant et en mettant en pratique ces savoirs traditionnels, les femmes éleveurs protègent leur culture et vivent en accord avec elle. Elles assurent également la durabilité du pastoralisme autochtone dans les Andes et protègent en même temps l'écosystème des zones humides.



Les femmes Peulh joignent leurs efforts pour combattre la désertification

Sénégal



Convoie des charrettes conduites par des femmes Peulh partant en transhumance

Les Peulh sont l'ethnie principale de la région de Matam située au Nord-Ouest du Sénégal. Leur mode de vie est basé sur la stabulation libre de leurs bêtes, avec lesquelles ils se déplacent d'une région à l'autre en quête des précieuses ressources que sont l'eau et les pâturages.

Dans la culture et la tradition Peulh, les mariages sont très précoces et les femmes souvent exclues des projets de développement. Dans certaines localités, il est souvent difficile de regrouper hommes et femmes pour la tenue d'une réunion. Lorsque ces dernières ont la possibilité de suivre des programmes d'alphabétisation, elles sont souvent séparées des hommes.

Dans cette société pastorale, les femmes sont en permanence occupées à prendre soin des animaux et des bêtes. C'est à elles qu'il appartient d'aller chercher l'eau, d'abreuver les jeunes animaux restés à proximité de la maison. Pour ce faire, elles sont souvent obligées d'utiliser des charrettes pour acheminer des quantités suffisantes. Ces mêmes charrettes servent également à transporter les enfants et les provisions de base en période de transhumance. Arrivées à destination, elles ont encore à construire l'habitation temporaire.

La dégradation des ressources naturelles a atteint un tel degré qu'elle a un impact majeur sur la saisonnalité de ces dernières. Ce phénomène a aussi affecté gravement la vie quotidienne des femmes éleveurs, qui sont toujours en quête de ressources en eau et en herbe. Confrontées à ces problèmes, les femmes peuls trouvent des moyens pour combattre cette dégradation.

La participation à la gestion des zones de pastoralisme

Elles sont à présent capables de participer à toute une série d'activités de développement mises en œuvre dans la région, et ce grâce à un programme d'alphabétisation dans leur propre langue. Elles sont également associées à l'élaboration et à la mise en œuvre de projets de gestion des zones de pastoralisme sous la forme d'accord locaux. L'objectif principal du plan de gestion porte sur la préservation des ressources naturelles dans les zones de pastoralisme, mais aussi sur la manière de leur donner les moyens de gérer elles-mêmes ces ressources. Cela suppose la sécurisation de l'utilisation des ressources naturelles, l'organisation des parcours de troupeaux et l'élaboration en commun des accords locaux. Les femmes éleveurs sont impliquées au même titre que les hommes dans la préparation et la mise en œuvre de ces projets et sont représentées à l'égal de ces derniers dans les commissions installées à cette fin. Un certain nombre de programmes de soutien les aident dans leurs efforts.



La reforestation par les femmes du village de Dendoudi

Les femmes de Dendoudi créent actuellement des pépinières en utilisant des plants qui serviront à la reforestation, mais qui peuvent également leur procurer un revenu complémentaire. Ces pépinières sont situées près de points d'eau de manière à garantir aux jeunes pousses un arrosage adéquat.

La lutte contre les feux de broussailles

L'un des principaux problèmes que rencontrent les communautés pastorales est celui des feux de brousse. Il se pose partout au Sénégal, mais tout particulièrement dans la région de Matam. Depuis la grande sécheresse des années 1970 en Afrique occidentale, le Sénégal connaît une chute de 25% de la fertilité des sols et la disparition annuelle de 80 000 hectares de couvert forestier. La diminution de la fertilité a pour conséquence que les agriculteurs sont sans cesse en quête de nouvelles terres et démarrent des feux afin de défricher les parcelles en les débarrassant de leurs broussailles. Le problème est que les feux alimentés par la végétation qui s'est densifiée pendant la saison des pluies, échappent souvent à tout contrôle. Les pertes annuelles de couvert forestier du fait des feux de broussailles sont évaluées à 350 000 hectares.



Femmes Peulh dans une zone de reboisement

Les femmes de Dendoudi font un effort particulier pour prévenir ces feux, constituant des groupes et se donnant les outils nécessaires pour entretenir les pare-feux dans leur localités. On a là encore un



Participation des femmes Peulh dans la lutte contre les feux de brousse

exemple de leur ambition générale de s'impliquer activement dans la préservation de leur environnement. Elles n'hésitent pas non plus à héberger les coopérants du projet, et contribuent même financièrement à sa réalisation.

Malgré les réalités socioculturelles marquées par une marginalisation des femmes pastorales dans les actions de développement, il est permis de constater l'émergence de groupes de femmes, à l'instar des femmes de Dendoudi, qui s'engagent avec succès et au même titre que les hommes dans la lutte contre la désertification.

REMERCIEMENTS

Les femmes Raika du Rajasthan

Ilse Köhler-Rollefson
League for Pastoral Peoples
Pragelatostr. 20
64372 Ober-Ramstadt
Allemagne
Tel.: +49 6154 53642
Email: ilse@pastoralpeoples.org
Site web : www.pastoralpeoples.org
Photos © Evelyn Mathias and Ilse Köhler-Rollefson

Paradoxes de la déforestation

Bilinda Straight
Département de l'Anthropologie
Université de Western Michigan
Kalamazoo, MI 49008
États-Unis
Tel: +269-387-0409
Fax: +269-387-3970
Email: bilinda.straight@wmich.edu
Photo © Bilinda Straight

Gestion du sol et des ressources dans la région des Afar

Fiona Flintan/Samuel Tafere
SOS Sahel
PO Box 3262
Addis Ababa
Éthiopie
Tel: +251 911 202716
Email: fionafintan@yahoo.co.uk
Site web : www.sahel.org.uk
Photos © SOS Sahel Éthiopie

Protection de la biodiversité dans les Carpates

Sally Huband
Land Economy and Environment Research Group
Scottish Agricultural College,
West Mains Road
Edinburgh, EH9 3TG
Royaume-Uni
Email: sallyhuband@hotmail.com
Photos © Sally Huband

Les femmes Masai prennent la parole et leur bâton de pèlerin

George Kamau
Practical Action - Eastern Africa
PO Box 39493
00623 Nairobi
Kenya
Tel: +254 20 2713540
Email: george.kamau@practicalaction.or.ke
Site web : www.practicalaction.org
Photo © George Kamau

Le surveillance des troupeaux dans le Rift Valley

Carol Palmer
The Council for British Research in the Levant (CBRL)
10 Carlton House Terrace
London SW1Y 5AH
Royaume-Uni
Tel: +44-207 969 5296
Email: carol.palmer11@btinternet.com
Site web : www.cbri.org.uk
Photos © Carol Palmer

Réflexion sur une enfance pastorale

Khadija Catherine Razavi
Centre for Sustainable Development Studies and Application (CENESTA)
142 Azerbaijan Avenue
13169 Téhéran
Iran
Tel: +98 21 66 972 973
Fax: +98 21 66 400 811
Email: cenesta@cenesta.org
Site web : www.cenesta.org
Photo © CENESTA

La récolte des plantes locales et de leurs vertus

Gregory Akall
Practical Action - Eastern Africa
Nairobi
Kenya
Tel: +254 20 2713540.
Email: gregory.akall@practicalaction.or.ke
Photos © Gregory Akall

REMERCIEMENTS

Les femmes pasteurs de Turkménistan

Cara Kerven
Odessa Centre
2 The Ridgeway, Great Wolford
Warwickshire CV36 5NN
Royaume-Uni
Tel: +44 1608674489
Email: ck337@cam.ac.uk
Site web : www.odessacentre.co.uk
Photos © Cara Kerven

Tradition et gestion durable des ressources naturelles

Dr. Naomi Kipuri
Executive Director
Arid Lands Institute
Kenya
Email: aridlands@aridlandskenya.org
Photo © David Maina, UNDP Kenya

Le Groupe autogéré de Conservation forestière Al Rahma

Halima Mohamed
Secrétaire Général
PO Box 52
Mandera
Kenya
Tel: +254-723-834372
Email: halima_muhamad@yahoo.com
Photos © Abdul Haro

Guardiens du Gobi

Lois Lambert / Sabine Schmidt
Initiative for People Centered Conservation (IPECON)
New Zealand Nature Institute (NZNI)
Mongolia Office
PO Box 46-107
Ulaanbaatar 210646
Mongolie
Tel: +976-11-329477
Fax +976-11-329259
E-mail: ipecon@nzni.org.mn
Site web : www.nzni.org.mn
Photos © Sabine Schmidt

Un désert montagnard sur le toit du monde

Maqsood Khan
Aga Khan Rural Support Programme (AKRSP)
Core Office
Babar Road, PO Box 610
Gilgit, Northern Areas
Pakistan
Tel: +925811 52910
Email: maqsood.khan@akrsp.org.pk
Photos © AKRSP

Reforestation contre désertification

Ali Mohamed Ismail
Pastoral and Environmental Network in the Horn of Africa (PENHA)
PO Box 494
1 Laney House
Portpoll Lane
London E1N
Royaume-Uni
Tel: +44 207 242 0202
Email: info@penhanetwork.org
Site web : www.penhanetwork.org
Photos © PENHA

Les femmes éleveurs autochtones dans les Andes supérieures

Carmen E. Miranda Larrea
Asociación para la conservación de la biodiversidad y el desarrollo sostenible (SAVIA)
Av. Mariscal Montenegro N° 982
San Miguel, La Paz
Bolivie
P.O. Box 3-34986 SM
Tel/Fax (+591-2) 279 1620
Email: savia@saviabolivia.org
Site web : www.saviabolivia.org
Photos © Ricardo Manuel Espinosa

Les femmes Peulh joignent leurs efforts pour combattre la désertification

Aliou Ka
Centre de Suivi Ecologique (CSE)
BP 154 PNUD
Dakar, Sénégal
Tel: +221 825 8066
Fax: +221 825 8168
Email: ka@cse.sn
Photos © Aliou Ka

